



Bibliothèque nationale de France  
Département de la reproduction

### **AVERTISSEMENT**

Pour des raisons de conservation du document original, le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction. Le fichier qui vous est livré est donc en noir et blanc et non en couleurs.

En outre, si nous veillons à garantir la meilleure lisibilité possible, des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

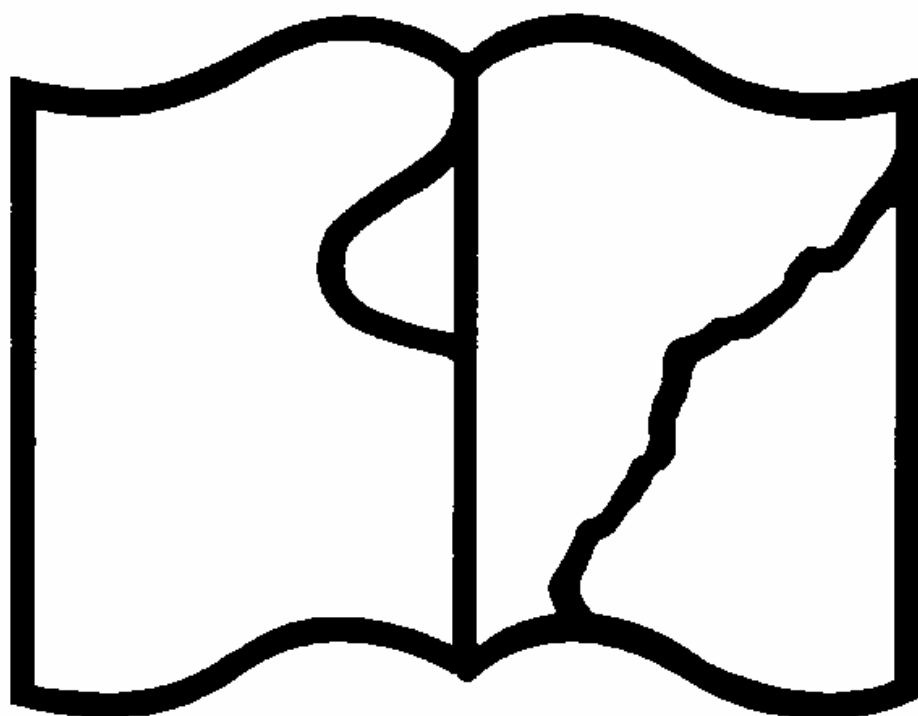
Nous vous remercions de votre compréhension.

### **NOTICE**

Due to the preservation state of the original document, the use of a microfilm was favored to make this reproduction. Therefore, the delivered document is in black and white and not in color.

We ensure the readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain : defects in the appearance and quality of the illustration in particular.

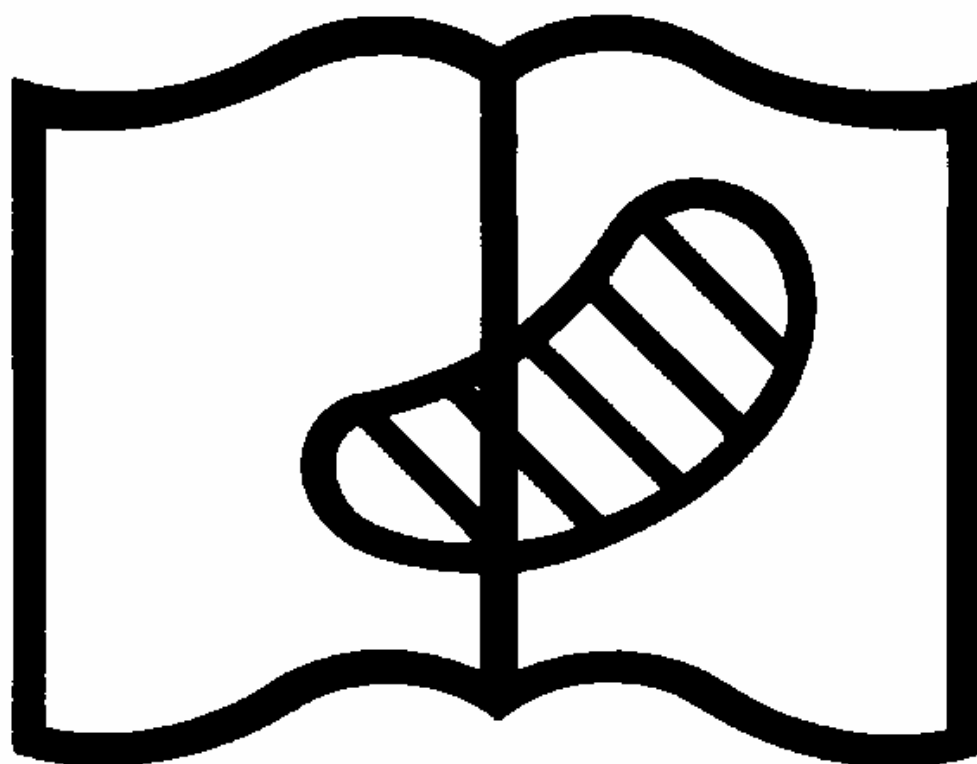
We thank you for your understanding.



Texte détérioré — reliure défectueuse

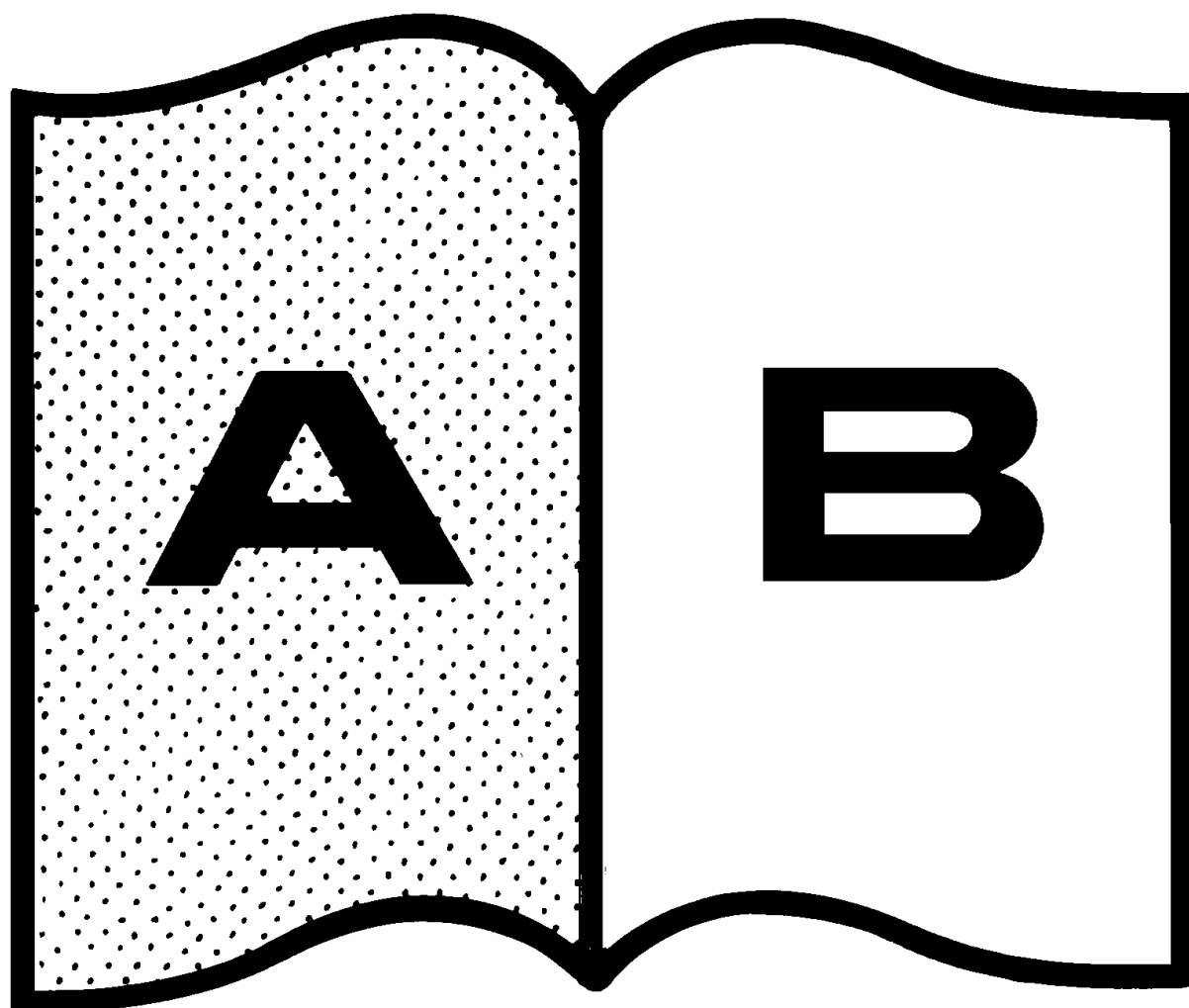
**NF Z 43-120-11**





Original illisible

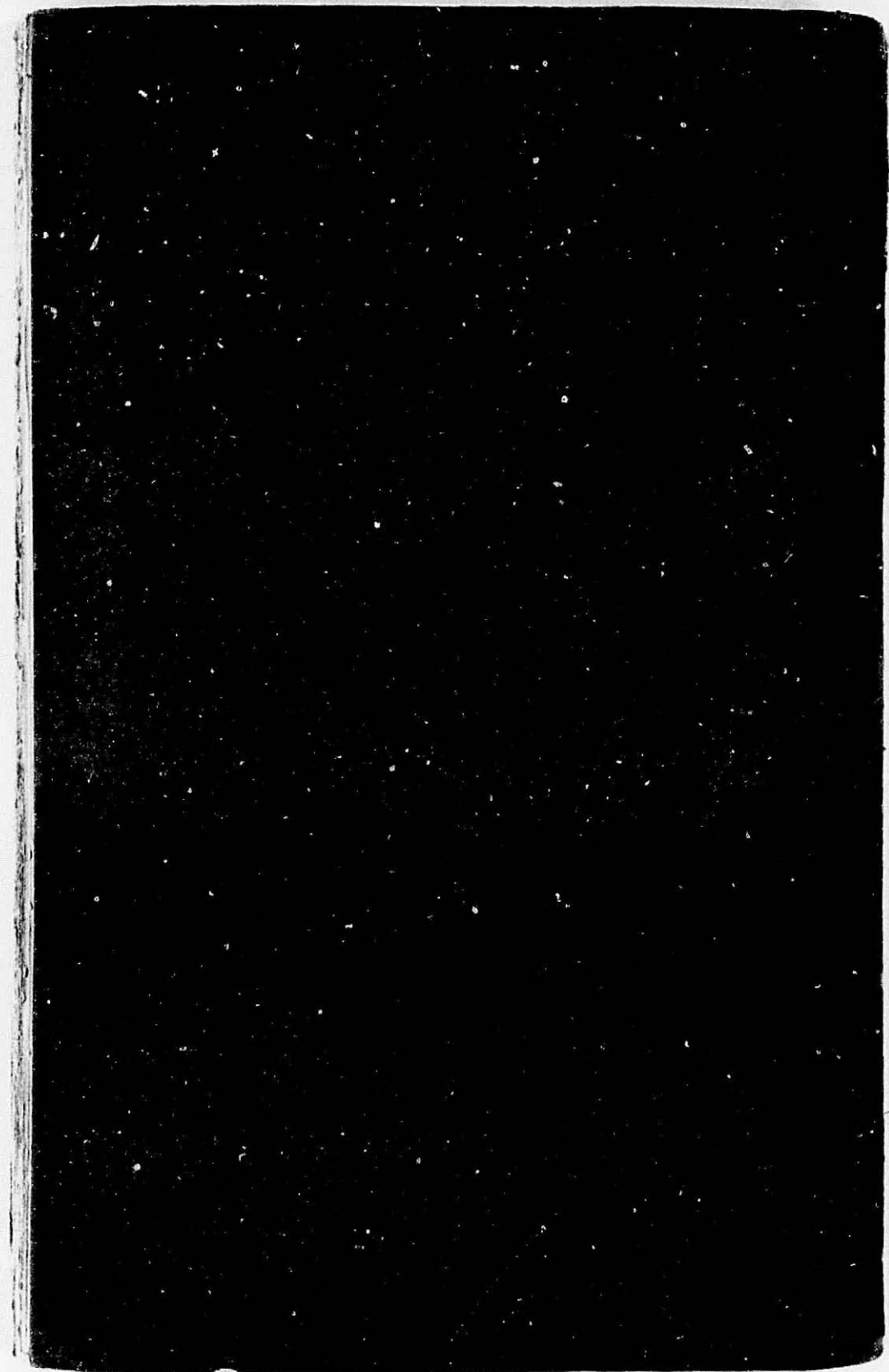
**NF Z 43-120-10**



Contraste insuffisant

**NF Z 43-120-14**

8:Yc  
6140

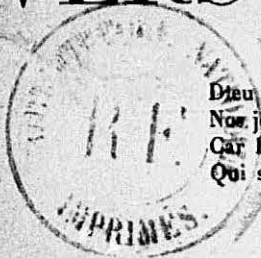


8<sup>e</sup> Y<sup>e</sup>  
6140

LIBRARY LEGAL  
Faint text and number 174

JEANNE DORTZAL

# VERS L'INFINI



Dieu passant dans notre âme à jamais a béni  
Nos jours qui rayonnaient dans sa chaude lumière,  
Car l'amour ici-bas est comme une prière  
Qui s'élance du cœur et va vers l'infini !



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

1904



8<sup>1</sup>/<sub>2</sub>e  
6140

VERS L'INFINI





JEANNE DORTZAL

# VERS L'INFINI

Dieu passant dans notre âme à jamais a béni  
Nos jours qui rayonnaient dans sa chaude lumière,  
Car l'amour ici-has est comme une prière  
Qui s'élance du cœur et va vers l'infini !



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

1904



A la mémoire de mon grand ami

PIERRE GUÉDY



## LES HEURES ÉTOILÉES

J'ai dans la nuit bleue, au large des étoiles,  
Prier divinement pour notre jeune amour ;  
Le ciel me comprendra tout comme au premier jour,  
Ayant mis ma tendresse à l'ombre de ses voiles.



## REGRET

Pour la dernière fois j'ai revu la maison  
Où dort comme un enfant mon rêve de malade.  
Pardon de n'avoir pu rester ta camarade,  
Mon pauvre amour était plus grand que ma raison.

Il m'a fallu partir sans t'avoir dit : Je t'aime,  
Sans avoir contre moi senti frémir ton cœur !  
Et je ne t'ai laissé qu'un souvenir moqueur.  
Qu'importe ! mon amour reste toujours le même !

Tu m'es l'être divin qui vous fait croire en Dieu !  
Celui qu'on voudrait prendre et garder dans son âme  
A l'heure où l'on s'isole en son rêve de femme !  
N'as-tu pas comme moi souffert de notre adieu !

Aujourd'hui tout le ciel, demain que d'amertumes !  
Je suis seule à t'aimer, j'ai donc tout le bonheur,  
Mais que demain la vie emporte au loin mon cœur,  
Il restera de nous à peine quelques brumes.

Comme il te terrifie, au fond, le grand amour,  
Celui fait de sanglots, de doutes et de fièvres !  
Et comme avec plaisir j'y viens brûler mes lèvres,  
Sachant bien la tristesse immense du retour...

Je garde cependant comme un parfum de roses  
A mon front où ta lèvre a laissé son baiser ;  
Mon âme en longs sanglots est prête à se briser ;  
Ce soir encor je dois souffrir de bien des choses.

Je voulais t'oublier pour ne pas en mourir ;  
Avec ferveur mes mains dans la nuit se sont jointes :  
Mais que pouvait le ciel contre toutes mes craintes  
Et tandis qu'en mon cœur battait ton souvenir ?

---



## SOIRS LOINTAINS

Les soirs d'été si doux voilés de crêpes bleus  
Où le cœur vient mourir dans un battement d'ailes,  
Font les arbres légers comme de blonds cheveux  
Sur lesquels en rêvant flotteraient des dentelles.

Le lac a revêtu ses tons de camaïeux  
Et reflète en son eau, du ciel, l'unique étoile...  
Regardons-nous, veux-tu, tout au fond de nos yeux  
Afin que notre amour hisse sa blanche voile.

Ah! laissons-nous bercer par le divin hasard.  
Quel bonheur de s'aimer au cœur même des choses!  
De jeter sur la vie un doux et long regard,  
De jeter sur la vie à pleines mains des roses!...

## ENVOI

Il était une fois un beau prince aux yeux bleus  
Qui, par amour du ciel, voulut avoir des ailes.  
Or, un soir, il quitta sa belle aux blonds cheveux,  
Sans emporter la fleur rêvant dans ses dentelles,  
Et ne revint jamais lui fermer les deux yeux.  
Il marche comme un fou depuis, vers une étoile,  
Celle du joli lac aux tons de camaïeux,  
Mais on dirait ce soir qu'une larme la voile.

Vous qui m'avez donné la force de sourire  
En des instants si doux qu'éternise mon cœur,  
Vous que très simplement à deux genoux j'admire,  
M'avez donné ce soir un peu de vrai bonheur.

Ah! s'il m'était permis de laisser voir mon âme,  
Si j'osais murmurer tout bas le mot vainqueur!  
Mais que feriez-vous donc de cet aveu de femme,  
Vous qui savez si bien croire et rester moqueur?



Je ne veux pourtant pas analyser votre être,  
Mais sagement jeter ces choses à l'oubli...  
Conserverai-je donc toujours le mauvais pli  
De laisser s'évader mon cœur par la fenêtre ?

Je vais le rattraper sans ta permission  
Et le mettre aux verrous, ce vagabond si triste,  
Tout en vous demandant votre absolution  
Pour ce méfait, venant s'ajouter à ma liste.

---

Je vais, s'il m'est possible, en peu de mots, décrire  
Mon rustique chalet au joli nom : Eva.  
Cette description pourra faire sourire,  
Mais comment résister quand la plume s'en va ?

Je ne décrirai pas une à une les choses,  
Chaque coin vous séduit par sa simplicité :  
De blanches mains de fée ont apporté des roses  
Pour parer cet Eden d'un éclair de beauté.

---

Chaque fenêtre s'ouvre en rêvant sur l'espace,  
Et de quelque côté que s'arrêtent les yeux  
On aperçoit la mer que l'horizon enlace,  
La mer, qui fait danser ses vagues sous les cieux !

Ma maison se repose au bord de la falaise  
Et se baigne à toute heure en des flots de soleil.  
On pourrait s'adorer ici tout à son aise  
Et plonger son ennui dans un profond sommeil ;

Vivre des jours très doux, légers comme un bruit d'ailes,  
Epeler l'infini dans un rire d'enfant,  
Comprendre l'absolu des choses éternelles  
Et chasser de son cœur quelque amour étouffant.

N'est-il pas vrai, chère âme ? et comprends-tu ce rêve  
D'oublier que l'on aime en adorant toujours ?  
Pour moi, soit que la nuit tout doucement s'achève  
Ou que de chauds rayons se glissent sur mes jours,

---

Chaque instant me ramène au cœur de la nature !  
J'interroge la plaine, et la mer et le vent :  
Tous ces pensers bientôt me serviront d'armure  
Et seront pour mon cœur comme un soleil levant !



## J'AVAIS RÊVÉ

Ce soir en vérité j'ai souffert loin de toi.  
Mon Dieu, la chose est bête et cependant très douce,  
Je ne sais si je t'aime et cependant en moi  
Gronde le fou désir qui dans tes bras me pousse !

Ma lèvre s'est offerte à tes baisers d'amant,  
Je t'entendis tout bas dire : quelle folie !  
Il eût été si doux, si simple et si charmant  
De prolonger un peu la minute jolie !

J'ai rêvé, tout est là, je ne puis t'en vouloir.  
Par crainte de l'amour tu refusas ton être,  
Cependant que ton cœur, sans t'en apercevoir,  
Très doucement vers moi s'en revenait peut-être.

L'instant qui me fut cher dort au fond de mes yeux.  
Hélas ! pas même toi n'as pu lire en mon âme.  
Certes, pour l'avenir cela vaut-il pas mieux ?  
J'aurais pu t'adorer de tout mon cœur de femme.

---

## ROSES FANÉES

Mon âme d'écolière a pris soudain l'essor ;  
Un gai soleil d'avril entre par la fenêtre,  
Et ma jeune gaieté qui vient de reparaitre,  
Jette un éclat de rire au milieu du décor !

C'est aujourd'hui la fête exquise de mon cœur :  
J'ai mis un peu partout des roses et des roses...  
Mon âme, accoutumée à des métamorphoses,  
Avec grâce a repris sa robe de candeur.



Ma vie a frissonné sous sa mantille blanche,  
Des rêves de seize ans m'ont passé dans l'esprit,  
Et n'ai-je pas revu Celui qui les surprit  
Dans ce matin joyeux des cloches du dimanche ?

Ah ! comme tout s'attriste à plaisir dans mon rêve !  
Là, contre la maison, s'allonge le soleil,  
Chaque rose inclinée en mon cœur tient conseil,  
Et feuille à feuille meurt dans l'ombre qui se lève...

La petite pendule a réveillé les heures  
Et fait en son tic tac battre l'éternité !  
— Notre cœur autrefois de même en vérité ? —  
Prononces-tu mon nom le soir lorsque tu pleures ?

Minuit, dans le satin des tentures vieil or,  
Répand des flots de lune et nimbe la fenêtre.  
Il fait soudain grand'nuit tout au fond de mon être !  
Pourrais-je donc ce soir te regretter encor ?...

## TABLEAU DU SOIR

La nuit ouvre ses yeux  
Sur la campagne brune  
Et tord ses cheveux bleus  
Qu'argente un clair de lune.

Le village s'endort.  
Les maisons en cadence,  
Font grincer le ressort  
Du vieux volet qui danse...

Mlle DORTZAL.

La rue, au fond du soir,  
Tremble comme une vieille,  
Car l'ombre va s'asseoir  
Dans la tour qui sommeille.

L'eau morte des étangs  
Souffre et se coagule.  
Le bois, en cheveux blancs,  
Triste, se dissimule,

Seul, au bord du chemin  
Un mendiant sanglote,  
Tendant vers Dieu la main,  
Tendant vers Dieu sa hotte !

Et là-bas, tout là-bas,  
De sa chanson divine,  
La mer berce les gas  
Sur sa large poitrine !

L'esprit soumis à sa tristesse,  
Le cœur qui ne veut plus aimer,  
Voilà donc toute la sagesse  
Que ma raison a fait germer !

Ce n'était vraiment pas la peine  
De chercher pourquoi ni comment  
Nous avions eu la bonne aubaine  
De nous chérir si tendrement.



---

O tête exquise sans cervelle,  
Pensais-tu donc pouvoir encor  
Rêver la parole immortelle  
Qui chante au cœur ses notes d'or ?

---

## PARFUMS

Mon cœur d'enfant était un paradis  
Rempli d'oiseaux et de choses jolies.  
Je me souviens des grands jours attiédies  
Qui m'inspiraient mes premières folies.

Mon cœur d'amante était riche d'amour,  
Qui me l'a pris ? le plus méchant sans doute :  
Mais bah ! qu'importe, il fut heureux un jour,  
Ton souvenir a fait blanche ma route.

---

Mon cœur de femme est un miroir terni  
Où jamais plus je ne verrai l'image  
De l'être en qui j'ai mis mon infini :  
Mon pauvre cœur est un enfant bien sage.

### DEPUIS UN CERTAIN SOIR

J'ai près de toi perdu mon plus cher idéal  
Et j'ai depuis, marchant sur des routes maudites,  
Sans cesse répété quelques mots hypocrites,  
Dont l'écho m'est resté dans un accord final.

La mer a consolé mon cœur pour de longs mois,  
C'est une douce amie en qui j'ai confiance,  
Qui me comprend surtout aux heures de souffrance,  
De son souffle apaisant ma douleur aux abois.



Il me plait d'étouffer parfois ton souvenir !  
Quand il m'a trop longtemps tenue hors de ma sphère,  
J'évoque pour cela ton âme de naguère  
Et tout ce que ton cœur ingrat peut contenir.

Libre alors, je m'enivre et peux croire au bonheur,  
— Du moins pendant un temps j'ai cru cela possible, —  
La route où vont mes pas me paraît accessible,  
Je marche en respirant l'amour comme une fleur.

Mes grands jardins là-bas voudront-ils refleurir ?  
Du fond de mon passé, ton image, sans trêve,  
M'envoie en feux ardents la chaleur de mon rêve,  
Qu'aucun souffle mauvais n'a jamais pu flétrir.

Mon oreille tendue aux musiques du ciel,  
C'est comme un roulement d'astres en délivrance  
Que j'entends en mon cœur grandi par le silence.,  
Alors j'ouvre le livre au mot essentiel.

Il m'a suffi ce soir d'y retrouver la fleur,  
Que ta main, sans raison, glissa parmi ces pages,  
Pour faire dissiper bien vite ces nuages  
Et ne garder de toi qu'une immense douceur.

---



C'est ici le pays du rêve et du silence ;  
On n'entend que le chant des oiseaux et des fleurs :  
Le brin d'herbe joli mollement se balance ;  
Les prés font éclater leurs riantes couleurs.

Les grands arbres joyeux sont ivres de lumière ;  
L'ombre a dressé son temple au plus secret du bois :  
Le bonheur est venu s'asseoir dans ma chaumière  
Et m'a souri ce jour pour la première fois.

---



## ÉTOILE FILANTE

J'ai rêvé que la nuit m'apportait sous ses ailes  
Le plus pur de ton cœur, en étoile monté.  
Je la fixai longtemps de toutes mes prunelles  
Et crus voir dans le ciel une immense clarté !

L'étoile semblait fuir au pays des merveilles,  
Entrainant ma pensée en ses longs voiles bleus :  
La lune nous suivait en des lueurs pareilles,  
Et, splendides, passaient mes rêves fabuleux !

Nous avons traversé des plaines infinies.

« Plus haut, plus haut toujours ! » nous criait une voix.

« Le silence et l'amour dorment bouches unies :

« Vous subirez bientôt leurs immuables lois. »

Mon désir d'absolu nous fit quitter la terre,  
Des étoiles filaient sur nos fronts amoureux,  
Laissant dans leur sillage un passé de lumière :  
Regards que jette l'âme au fond des jours heureux...

Et tout autour de nous des mondes encor vides  
Précipitant leur course au devant du soleil !  
Soir profond, adorable, où nos rêves splendides  
Allaient dormir bientôt de leur dernier sommeil ;

Car la nuit, secouant son manteau dans l'espace,  
Avait laissé glisser l'étoile de ses plis...  
J'ai cherché vainement à retrouver sa trace :  
L'étoile s'est perdue au fond des jours vieilliss.

## AURORE

*A Auguste Dorchain.*

Le soleil a doré la cime des grands arbres ;  
Dans le jardin profond s'éveille un chant d'oiseau ;  
Deux cygnes, lentement, dans la blancheur des marbres  
Glissent : l'aurore éclate et diaphane l'eau.  
Élance-toi mon âme et va vers la lumière !  
Prends tes ailes d'enfant, franchis l'espace bleu,  
Et vers le ciel où monte, ainsi qu'une prière,  
Ton cœur, offre ton front à la pitié de Dieu !



Regarde autour de toi, chaque arbre a son histoire,  
Le plus vieux est resté debout malgré les ans,  
Des siècles ont passé dans sa longue mémoire,  
Ses branchages tordus font foi des ouragans ;  
Malgré tout il demeure, il frissonne, il verdoie,  
Tout au printemps divin qui lui semble éternel,  
Et qui pourtant demain emportera sa joie !  
— O mon cœur, sois semblable et te crois immortel !

Mon cœur, que chaque jour tes racines profondes  
S'enfoncent dans le sol en dépit des douleurs !  
Le sablier fatal te marque les secondes !  
Qu'importe ! tu pleurais ? Les larmes sont des fleurs.  
Elles tombent toujours sur la route où l'on aime,  
Mais, va, leur chute encore est un enchantement.  
Garde ton idéal au front comme un baptême,  
Garde ton grand espoir au cœur comme un serment !

## LABOURS

La plaine immense étale au large ses labours ;  
Le soleil frappe en maître et fait rouge la terre ;  
Deux grands bœufs vont tirant la charrue aux détours,  
Le laboureur poursuit sa route, solitaire.

La pluie a grassement pétri tous les sillons ;  
Une odeur de blé mur semble sourdre des graines ;  
Et là-bas, sous les cieux, comme des bataillons,  
Serrant leurs troncs nouveaux, s'alignent les grands frênes.



Des charrettes de foin sommeillent au midi,  
La luzerne fauchée exhale un parfum d'ambre,  
L'air bleu qui la caresse en paraît attiédi...  
Comme il fait bon marcher ce matin de septembre !

J'ai songé que, semblable à la terre en sueur,  
Le temps devrait aussi labourer nos pensées.  
Il resterait à peine une faible lueur  
De nos amours d'hier, de nos erreurs passées.

Allons, debout, pauvre âme, et jette à l'avenir  
Le grain d'où sortira le germe de l'idée !  
Crois-tu donc que ton cœur veuille se souvenir ?  
Dieu te pousse dans l'ombre, et ta lyre accordée

Réclame d'autres airs que des miséréré.  
Debout dans le soleil oriente ta vie,  
Franchis, si tu le peux, l'infini d'un degré :  
A la table des Dieux, ce soir, je te convie !

## AU FIL DE L'EAU

*Lacs de Killarney (Irlande).*

L'eau du lac est profonde où j'ai conduit ma peine ;  
Un grand désir de mort ferme en rêvant mes yeux ;  
La barque où va ma vie avec douleur entraîne  
Mes rêves d'au-delà, mes rêves merveilleux !  
Et nous allons ainsi très loin, vers des pensées  
D'oubli, vers des lointains de lumière et d'amour,  
Au fil de ma souffrance et des heures passées  
Dont chaque souvenir fait lentement le tour.



Mon âme a longuement contemplé toutes choses !  
Montagnes, qui depuis des siècles vous dressez  
Dans la splendeur du ciel, parmi l'encens des roses,  
J'aime l'ombre que font vos arbres enlacés ;  
Car pareille à mon rêve elle élargit son orbe,  
Fait de chaque minute un paradis nouveau,  
Où la douceur d'aimer gravement se résorbe  
Quand d'infinis penses font rêver mon cerveau.

Irlande au cœur meurtri, toi qui souris au monde  
Et qui gardes au front la tristesse des nuits,  
Tes îles, tes grands lacs et la beauté profonde  
De ton ciel ont calmé mes douloureux ennuis.  
J'ai goûté près de toi d'ineffables secondes,  
J'avais si chaud dans l'âme en voyant ta beauté !  
Savais-tu que mon cœur d'où ruisselaient ces ondes  
Emportait du bonheur pour une éternité ?

---

## SONNET

A. L. R.

Cinq ans, mon bien-aimé, depuis la nuit divine  
Où mon corps d'amoureuse a frémi dans tes bras !  
Ah ! quelle ivresse en moi lorsque tu reviendras  
Bercer, comme autrefois, mon cœur sur ta poitrine !

Me faudra-t-il sans toi remonter la colline ?  
Vois comme tout s'attriste et pleure sous mes pas !  
Chaque jour qui s'enfuit résonne comme un glas.  
Oh ! prendras-tu pitié de mon âme orpheline ?

J'ai récité tout bas plus d'un confiteor,  
Pour que montât vers toi dans un sublime essor  
Mon farouche désir ! j'ai déployé son aile

Comme une voile noire au fond de l'horizon !  
Et j'attends vainement la minute éternelle  
Où ta main bien-aimée ouvrira ma maison.

---

## SOUS LES BAMBOUS

*Mustapha Sp.*

Dans le calme apaisant des bambous en ombelle,  
Tout contre le vieux banc boiteux qui bat de l'aile,  
Quelle fraîcheur exquise à respirer le ciel !  
Et comme un doux repos paraît essentiel  
Quand on a promené de longs mois, sans remède,  
Un cœur qu'entre ses doigts on sentait toujours tiède.

Le parc ensoleillé rend les oiseaux criards ;  
La terre, en pleine sève, exhale un parfum d'ambre ;  
Le printemps se revêt de somptueux brocarts  
Et dans son corset vert tout doucement se cambre.



Regarde tout là-bas, en rameaux si légers,  
Le massif adorable et frais des orangers ;  
Serait-ce pas l'amour, qui fit tristes et blanches  
Tous ces milliers de fleurs qui pendent à leurs branches ?

Sens-tu le fin parfum qui rôde autour de nous ?  
C'est à remercier le ciel à deux genoux,  
Pour être heureux ainsi pendant une seconde  
Au point d'avoir senti frémir en soi le monde !  
Le soleil s'est glissé dans l'ombre comme un fou  
Et met sur chaque feuille un éclat de bijou,  
La gamme des couleurs éclate sous ma tempe !  
— J'ai pour bien des hivers, à rêver sous la lampe.

### SOUS UN CIEL TRISTE

J'ai martelé mon rêve ardent sous mes deux tempes !  
Sans presque plus de joie à me faire souffrir,  
Je marche, les yeux fous, mes doigts crispés aux rampes,  
Regardant fixement ma tendresse mourir.

Poitrinaire d'ailleurs elle eut du mal à vivre,  
L'air trop bleu l'accablait, lui descendant au cœur ;  
Je l'ai vue, en des soirs fiévreux où l'on s'enivre,  
Sans trop savoir pourquoi sangloter de douleur.



La prenant en pitié j'ai fait route avec elle  
Loin de tout souvenir et droit vers le soleil;  
Mais pour monter, hélas ! il eût fallu des ailes  
Et ne pas vainement s'alourdir de sommeil.

En un site adorable et prometteur de joie  
Nous avons toutes deux fait escale un beau jour :  
Quelques mauvais désirs avaient frayé la voie  
Changeant en rouge enfer mon paradis d'amour!

---

## HOMMAGE

En apprenant que la fresque de Léonard  
de Vinci « il Cenacolo » s'est écroulée.

*Au Maître Dagnan-Bouveret.*

Quatre siècles de gloire et la muraille croule !  
L'œuvre à recommencer et toi pour l'accomplir.  
Ta foi superbe au cœur, tu passas dans la foule  
Et vis des mains de Dieu ta coupe se remplir.

Tu contemplas, debout, fervemment cette Cène,  
Rendant grâce tout bas au profond Léonard  
De tout ce qu'en ton âme allait germer de peine  
Pour l'effort à tenter chaque jour dans ton art.



---

En disciple fervent tu suivis chaque ligne,  
Cherchant le vrai, le beau dans les moindres contours ;  
A l'immortalité le siècle te désigne ;  
L'aigle a franchi l'espace interdit aux vautours.

Plane, plane toujours car ton vol est sublime !  
Ceux qui t'ont précédé te tracent le chemin,  
Penche-toi plus encor sur l'insondable abîme,  
Dieu sera toujours là pour te tendre la main.

Et puisqu'il a voulu que périclès cet ouvrage,  
Que tu vins saluer à son dernier moment,  
Serait-ce pas pour l'Art quelque divin présage ?  
Serait-ce pas du ciel un avertissement ?

Cette angoisse incessante, aiguillon du génie,  
Ces regards inquiets au plus profond de soi,  
N'est-ce pas pour l'artiste une lente agonie  
Qu'acceptent seuls les cœurs exaltés par la foi ?

---

Certes, s'il t'avait vu pâlir devant sa toile,  
Cherchant à deviner le grand secret de l'Art,  
N'eût-il pas soulevé pour toi le coin du voile  
Et murmuré tout bas : « Marche, il n'est pas trop tard !

« Marche ! la route est libre, et le ciel est propice.  
Mon signe est sur ton front ; ton œuvre désormais  
Se dressera, superbe et magique édifice,  
Sur lequel flottera mon étendard de paix ! »

---



## RAFALE

Oui, j'aime la tempête et son cri si vivant !  
J'aime la plainte folle et lugubre du vent,  
Du grand vent qui soulève avec lui nos idées,  
Les berce, et les emporte au large, fécondées !  
Le front contre la terre et la pensée au ciel,  
Sentir battre en son cœur son rêve essentiel !  
Mêler aux grandes voix qui passent dans notre âme  
Ta chanson douloureuse et qui sanglote, ô femme !  
Être l'écho profond de ce qui souffre en toi !  
Se sentir soulever, parce qu'on porte en soi  
Plus magnifiquement encor que la tempête  
Une douleur sauvage et plus d'une défaite !  
Entends-tu ces clameurs ? on dirait un enfer.  
Eh bien, cette chanson divine, c'est la mer !



La mer, qui n'a jamais perdu son beau courage,  
Et qui va déferlant ses vagues avec rage !  
Là-bas, depuis longtemps, s'est couché le soleil.  
Partout la vie ardente en est à son réveil :  
La terre, comme un aigle, a déployé ses ailes ;  
Ouvrant sur le néant ses immenses prunelles,  
Elle a fixé l'espace où frémit tant d'espoir !  
L'Océan qui la suit, déploie au fond du soir  
Son manteau bleu de roi, que bordent des ténèbres,  
Et, lui montrant là-bas les grands chemins funèbres,  
Lui verse l'infini du monde dans le cœur.  
Qu'importe l'ouragan et son rire vainqueur !  
Qu'importe si le gouffre est là qui nous attire !  
N'aurons-nous pas toujours la lyre, notre lyre  
Pour nous verser l'extase aux sublimes accords ?

Ah ! pauvre grand amour qui dans l'ombre t'endors,  
Toi dont le vent du large a brisé les amarres,  
Qui t'en vins échouer à la clarté des phares  
Et sombras lentement sous le regard de Dieu !  
C'est toi qui vas pleurant notre éternel adieu,

Toi, dont la voix farouche appelle la tempête,  
Et qui mets chaque nuit ce grand rêve en ma tête  
D'aller toujours plus loin, plus haut dans l'infini.  
Mon passé par ta main à jamais est béni,  
Et c'est lui que je veux emporter dans l'orage,  
Lui, que j'ai vu grandir dans mon dernier naufrage,  
Splendide de mépris et défiant les cieux,  
Pour avoir un instant, en entr'ouvrant les yeux,  
Aperçu l'Avenir, debout sous les étoiles,  
Et le drapeau de Dieu qui flottait dans nos voiles !  
Hurle, hurle tempête ! éclatez ouragans !  
Vos chansons m'ont bercée en mes plus jeunes ans,  
Mais je comprends ce soir vos accents grandioses :  
Vous portez en vos voix de si sublimes choses !  
Vous êtes des humains l'écho profond et fier,  
Et c'est pourquoi toujours nous comprendrons la mer.

La mer ! gouffre profond qui limite le monde,  
Gouffre où notre pensée a tant jeté la sonde,  
Merveilleux équilibre où l'âme est en suspens  
Et qui fait se pencher la balance du temps ;



La mer ! vaste cercueil où dorment nos pensées,  
A qui nous confions nos détresses passées,  
Nos espoirs abolis, nos rêves d'un grand soir,  
Enfin tout ce qui monte en nous de désespoir !  
O mer, tu peux gronder sous ma fragile barque,  
Dieu m'a laissé du ciel l'indélébile marque !

O mer ! berceau divin des aspirations,  
Qui purifie en nous toutes les passions  
Et dont le vent du large, éveillant mille fêtes,  
Fait sonner tout un chant de cloches dans nos têtes !  
O mer, ô vaste mer, je t'apporte mon cœur,  
Mon pauvre cœur d'enfant envahi par la peur.  
Couche-le sous tes pieds de bête magnifique  
Et mêle sa douleur à ton puissant cantique !

### DANS LA NUIT BLEUE

Viens dormir contre moi dans le grand lit rustique,  
Mettons front contre front notre amoureux souci,  
Et partons au galop d'un rêve magnifique  
N'importe où, hors du monde, au large, vers l'oubli !

Mais ne va pas surtout te cogner aux étoiles,  
Car c'est un jeu d'enfant qui nous est défendu,  
Plutôt à notre barque ajustons bien les voiles,  
Et cinglons vers la mer immense, à corps perdu !



L'eau forme vers minuit des nappes de silence...  
C'est là qu'il ferait bon de s'écouter pleurer...  
Unissant sa douleur à ta désespérance,  
Mon cœur tout près du tien viendra sans murmurer.

Tu ne me diras rien. Nous laisserons les rames  
Aller à la dérive ainsi que nos regrets,  
Et tandis qu'à genoux se parleront nos âmes  
L'amour nous confiera ses plus divins secrets.

---

## VERS L'OUBLI

Je fréterai quelque matin  
Le plus joli bateau du monde  
Et m'en irai loin, loin, sur l'onde  
Sans grand souci de mon destin.

Mes caprices pour avirons,  
Je nommerai mon cœur pilote,  
Car je sais qu'il prendra bien note  
Des beaux pays où nous irons.



J'ai ma raison pour gouvernail !  
Voulez-vous bien ne pas en rire ?  
Et surtout n'en pas trop médire,  
Bien que ceci soit un détail !

Allons, levons l'ancre, il est temps,  
Un peu de rêve est sous ma tempe !  
Que le grand mât serve de hampe,  
Au drapeau léger du printemps !

Aujourd'hui rose et demain gris,  
Que d'horizons en perspective !  
Et pour l'âme imaginative  
Que de rêves aux filets pris !

On m'a dit, je ne sais plus où,  
Qu'il existait au large une île,  
Où toute souffrance inutile  
S'effaçait d'un cœur triste et fou.

Au large donc, au large encor !  
Avec amour hissons les voiles,  
Je veux mener sous les étoiles  
Mon navire aux pavillons d'or !

Je reviendrai quelque matin  
L'âme plus triste que le monde,  
Ma gaité tout au fond de l'onde,  
Dans le grand gouffre du Destin !

---



## A L'AIMÉ

« Poème »

Quel jour m'avais-tu dit : je t'aimerai toujours ?  
Etait-ce hier, ami, lorsqu'en tes bras serrée,  
Je te disais tout bas la tristesse des jours  
Et leur interminable et navrante durée ?  
Etait-ce en la nuit tendre où mes lèvres d'enfant  
Disaient une prière après s'être données,  
Cependant que mon cœur, de larmes s'étouffant,  
Pleurait déjà la mort des heures pardonnées ?



Quel jour m'avais-tu dit : je t'aime et suis à toi ?  
Je l'ai presque oublié tant l'ivresse était grande,  
Et profond mon bonheur et divin mon émoi...  
Je t'ai fait simplement de mon être l'offrande,  
Sans pouvoir définir ma tristesse d'après...  
Mais bien plus tard, quand tu n'y songeais plus toi-même,  
Et qu'aux portes du ciel je n'avais plus accès,  
J'ai voulu le résoudre enfin ce grand problème,  
Et me suis à plaisir, vois-tu, fait bien du mal !  
Car tu t'es trop donné pour un jour te reprendre,  
Ah ! pourquoi notre amour n'était-il pas égal  
Quand un mot eût suffi pour si bien nous comprendre ?  
Tes froids raisonnements m'ont dévasté le cœur !  
Je garde en moi toujours l'écho de ta parole  
Et cela m'a laissé presque de la rancœur !  
C'est avoir eu bien jeune une sévère école  
Dont auraient pu souffrir tant de choses en moi.  
Rassure-toi, mon âme a su rester la même,  
N'ayant que sa tendresse immense comme loi,  
Et toujours même joie au cœur puisque je t'aime.  
Mais quel jour m'as-tu dit : il faut nous séparer ?  
Était-ce hier ami ? mais non je n'y puis croire !

J'ai trop de souvenirs dont je pourrais pleurer,  
Ce dernier a rempli la coupe où je viens boire,  
« Je t'aimerai toujours... Je t'aime et suis à toi »  
Mots lointains, fous aveux, que vouliez-vous donc dire ?  
Se peut-il que l'on mente au plus profond de soi,  
Et que d'un si grand rêve on puisse un jour sourire ?



## PRIÈRE A LA NUIT

Le poète est semblable à l'oiseau qui s'endort,  
Tous ses chers souvenirs frissonnent sous son aile,  
Son cœur bat dans un rêve en attendant son sort,  
Sa pensée en éveil continue, éternelle.

La nuit, comme une mère, a bercé sa douleur,  
Elle a compris l'enfant que Dieu mis sur sa route,  
Et lui versant l'oubli du monde, goutte à goutte,  
Revient pieusement se pencher sur son cœur.



Elle assiste en amie aux fêtes de son âme,  
Prend la plus large part de ses illusions,  
Et des secrets du ciel lui dévoilant la trame,  
Lui met au fond des yeux de claires visions !

O nuit, océan bleu qui charrie en ses vagues  
Un amoncellement de rêves étoilés !  
Nuit, dont les cheveux d'or ressemblent à des algues,  
Nuit qui sert de lumière à mes jours désolés !

Je te salue, ô nuit, pour ta magnificence !  
Je te salue, ô nuit, pleine de majesté !  
Car tu portes au front ton auguste silence  
Et tout l'amour du monde en ton immensité !

Ta course jamais lasse où nous entraîne-t-elle ?  
Vers quelle île enchantée ou quel affreux désert  
Conduis-tu les amants dont l'âme est immortelle,  
Et qui toute leur vie en leur cœur ont souffert ?

Ah ! si tu pouvais suivre en nous chaque misère !  
Ne pas abandonner tes pauvres grands enfants,  
Quand leur front plein d'amour s'incline vers la terre,  
Quand le dégoût de vivre emporte les vivants !

Moi qui souffre ce soir, et ne veux pas me plaindre,  
Puisqu'il me fut donné de croire en toi toujours,  
Moi, dont le pauvre cœur, hélas ! dut se contraindre  
Te remercie, ô Dieu, pour la douleur des jours.

Mon devoir ici-bas, oh ! fais que je le sache !  
Qui me conseillera sans m'imposer sa loi ?  
Il me semble parfois qu'un rêve se détache  
Du plus pur de ton ciel et redescend en moi

Me demander raison de mon indifférence.  
Je fixe en vain mon âme où nul astre ne luit,  
Et dans la paix profonde où plane le silence  
Je crois voir s'élargir mon front rempli de nuit !



VERS SUR LE SABLE

Autant en emporte le vent.



## SOIR CONFIDENTIEL

La nuit mélancolique a mis sa robe blanche,  
Divine fiancée au front pâli de rêve,  
Elle écoute en tremblant, comme un frisson de branches,  
La prière d'amour qui lentement s'élève.

Maternelle et divine, elle berce le monde,  
Consolant tous les cœurs et leur simple misère,  
Et l'on croirait là-haut voir des âmes en ronde  
Sous la lumière d'or d'une étoile dernière.



Éphémère candeur, ô la douceur de croire,  
Mettant comme une larme au bord des lèvres mortes..  
Aveux que l'on respire et que l'on voudrait boire,  
Volupté qui vous ouvre en rêvant toutes portes !

La nuit mélancolique a souri dans un songe...  
Pour les printemps à naître elle a fleuri les branches,  
Et béni sans savoir plus d'un pieux mensonge  
Avec ses mains de fée idéalement blanches.

---

## BERCEUSE

Chanson d'amour, chanson lointaine,  
Où sont vos chères ailes blanches ?  
Vous, la gaieté de mes dimanches,  
Êtes-vous donc en quarantaine ?

Chanson d'amour, chanson de rêve,  
Que veulent dire vos paroles ?  
Doux entretiens, vivants symboles  
D'une douleur qui ne s'achève.

Chanson d'amour, pourquoi ces larmes ?  
Le ciel sourit là-bas, espère !  
Fais gravement une prière  
Pour que s'endorment tes alarmes.

Chanson d'amour, le temps efface  
Les plus grandes douleurs du monde ;  
Chante-moi donc la douce ronde  
Qui charme encor mon âme lasse.

Chanson que j'aime à la folie  
Pour sa douceur toute enfantine,  
Vous restez la rose divine  
Embaumant ma mélancolie.

---

## MATINS

Il est des matins blancs parfumés de lavande  
Que tous les jeunes cœurs cueillent à pleines mains,  
Afin de faire au ciel une humble et chère offrande,  
Dans l'espoir merveilleux de mêmes lendemains.  
Il est des matins blancs parfumés de lavande.

Il est des matins bleus jonchés de violettes ;  
Si nous allions rêver, dis-moi, mon jeune amour,  
Sous ces bois, embaumés comme des cassolettes,  
Dont l'écho sait encor le mot du premier jour ?  
Il est des matins bleus jonchés de violettes.



Il est des matins gris bordés de chrysanthèmes ;  
L'automne a doucement flétri notre saison.  
Pourrais-je sans pâlir demander si tu m'aimes ?  
Vois, tout autour de nous s'endeuille la maison.  
Il est des matins gris bordés de chrysanthèmes.

---

## ÉVOCATION

A G. S.

Dans la chambre bien close aux rideaux lourds baissés  
La veilleuse répand une clarté de rêve,  
Faisant à ma douleur, qui jamais ne s'achève,  
Un décor illusoire au reflet d'ors passés.

Le plafond est cintré comme une nef immense ;  
Les murs, estompés d'ombre, ont l'air religieux,  
Et semblent écouter encor dans le silence  
Les chants d'amour défunts qui vibrèrent en eux.

Au loin, dans la pénombre, un orgue se détache,  
Navrant évocateur d'un douloureux passé,  
Qui fait pleurer en moi le tourment que je cache  
Et revivre en mon cœur un grand rêve effacé.

Ah ! pouvoir un instant prolonger mon extase !  
Te revoir frissonnant ainsi qu'au premier jour...  
Murmurer dans tes bras quelque suprême phrase  
Pour que chante en ton cœur mon beau rêve d'amour !

La souffrance évoquée est douce à moi qui songe.  
L'orgue est à ma douleur ce qu'au cœur est l'espoir :  
C'est la voix des sanglots que mon âme prolonge,  
L'écho des pleurs versés de l'aube jusqu'au soir !

---

## PRINTEMPS

*A ma sœur.*

Te souvient-il de ce printemps  
Où pendant une promenade,  
Les bras chargés de lilas blancs  
Tu chantaient une sérénade ?

C'était ton cœur de jeune fille  
Qui s'en allait par les chemins  
Et que plus tard, sous la charmille,  
Donnaient tes deux petites mains.



Tes cheveux blonds en auréole  
Faisaient du ciel autour de toi,  
Et papillons et lucioles  
Te contaient tout bas leur émoi.

Tu chuchotais je ne sais quoi  
Parmi ta vague songerie.  
Quelqu'un devait savoir pourquoi  
Si tendre était ta morosité ?

Tu t'en revins à pas très lents,  
Parmi l'ombre du jardin mauve,  
Gardant sous tes yeux caressants  
Un mystère de blanche alcôve.

Et moi qui te suivais, ô sœur,  
J'ai gardé de l'exquise journée  
Une inexprimable douceur  
De ta petite âme donnée.

## QUAND MÊME

Qu'importe la tristesse éternelle des jours ?  
N'avons-nous pas vécu les minutes suprêmes ?  
Ce que je t'ai donné demeurera toujours,  
Rien ne peut empêcher désormais que tu m'aimes !

N'avons-nous pas toujours en l'âme une douleur ?  
N'avons-nous pas vécu plus qu'il n'eût fallu vivre ?  
Hélas ! n'avons-nous pas gardé le même cœur,  
Triste comme une fleur qu'on laissa dans un livre.

Croyant loin les hiers et nouvelle la route,  
Nous marchons, sans savoir, vers d'autres lendemains,  
Sans nous apercevoir que, guidés par le doute,  
Nous repassons toujours par les mêmes chemins!

---

## TRISTESSE

A jamais la tristesse en moi-même est blottie,  
Faisant sourdre en mon âme, arrivée à son soir,  
Une prière, dite autrefois à l'Espoir,  
Et que bien faiblement ma lèvre balbutie.  
Des ombres, dans la nuit, ont l'air de supplier,  
Noirs fantômes errants de ma mélancolie,  
Qui comprenant mon mal et souffrant de ma vie,  
Doucement près de moi, viennent s'agenouiller.

. . . . .



D'un regret très ancien la plainte inattendue  
Semble pleurer ce jour quelque rêve éclipsé ;  
Je crois entendre encor, sombre voix du Passé,  
Cette même prière en mon âme éperdue !  
Et tombant à genoux, ne croyant plus à rien,  
Je demande à ce Dieu si grand qui nous afflige  
D'abaisser ses regards sur le mal qu'il exige  
Et d'apaiser mon cœur qui vers toi s'en revient !

---

## SOURIRES

Sourire dans l'alcôve blanche,  
Que l'heure douce semble lente !  
Une rose là-bas se penche  
Sur le cœur divin de l'amante.

Sourire des lèvres mi-closes  
Où le baiser se pose et rêve ;  
Le cher secret, par vous, s'achève.  
Oh ! le pur regard que tu n'oses !

Sourire inquiet de l'attente  
Dans la demeure solitaire,  
Et le cœur serré pour se taire  
Quand va commencer la tourmente!

Sourire blanc estompé d'ombre  
Dans la grisaille des journées!  
Pli des lèvres abandonnées  
Creusé par des larmes sans nombre!

Sourire enfin des lèvres mortes  
Aux commissures résignées ;  
Toutes douleurs sont éloignées  
O mort, quand s'entr'ouvrent tes portes!

---

## SUR L'EAU

J'ai composé pour toi ces quelques méchants vers.  
Venus je ne sais d'où, qu'ils s'en aillent de même :  
Ils te révéleraient peut-être un univers,  
Si tu ne savais pas déjà combien je t'aime.

Ils ont en eux du rêve étrange que je fis,  
L'âme emportée au loin, sous un doux ciel d'Afrique :  
Un cher secret s'y cache, idéal et précis,  
Cherche bien dans mon cœur, il rêve, énigmatique.



Au large sous les cieux, j'ai vu tant de splendeur !  
Mon esprit fatigué n'a gardé qu'une étoile,  
Divine confidente au front plein de candeur  
Qui dirigea ma barque et sa légère voile.

C'est elle que je fixe en mon ennui sans fin !  
Toutes deux, sans savoir, nous éternisons l'heure,  
Cependant que l'aurore ouvre son rose écrin  
Et que très lentement je gagne ma demeure.

---

## LES AVEUX

Les aveux sont des roses blanches  
Qui fleurissent en notre cœur.  
Le ciel sourit entre les branches,  
Bénissant ta chère pudeur.  
Les aveux sont des roses blanches.

Les aveux sont des roses rouges.  
Ta lèvre a mordu mon désir !  
Plus rien autour de nous ne bouge...  
Oh ! tes yeux las, fous de plaisir !  
Les aveux sont des roses rouges.

Les aveux sont des roses mortes  
Tourbillonnant au fond des soirs ;  
Avril a refermé ses portes,  
Au loin s'envolent nos espoirs !  
Les aveux sont des roses mortes.

---

## AU LARGE

Ma raison, un beau soir, s'en est allée au large  
Faire provision d'espérance et d'amour.  
Entre sa volonté de vivre encor un jour  
Et son désir de mort, Dieu fit grande la marge !

Je l'ai suivie, hélas ! sans la jamais comprendre.  
Nos yeux se sont fixés fous d'indicible peur,  
Tandis qu'à mes côtés l'ange noir du malheur  
Mettait un pli funèbre à mon front lourd d'attendre !



J'ai doublé par trois fois le cap de la Folie !  
Gardeuse d'idéal, j'ai fait d'amples moissons  
De beaux espoirs, éclos en de vagues chansons,  
Que je redis parfois avec mélancolie.

Je sais qu'au fond de moi demeurent mes alarmes.  
Mon cœur, dont la tristesse augmente avec le soir,  
Me dit dans l'ombre amie un vague mot d'espoir  
Que j'écoute étonnée, en retenant mes larmes.

## HEURE MORTE

Je voudrais composer, pour te dire ma peine,  
Quelques vers très profonds et simples à la fois,  
Où, se devinerait, comme un parfum, à peine,  
L'aveu discret et doux que n'ose encor ma voix.  
Oh ! te dire à genoux ma tendresse infinie !  
Et dans tes yeux si chers, où s'est surpris mon cœur,  
Mon cœur, saignant encore en sa lente agonie,  
Te dire, à deux genoux, mon immense rancœur !  
Et des choses aussi que tu comprendrais toutes,  
Quand sur ton cœur, bercée, ô mon divin amant  
J'endormirai dans l'ombre un à un tous mes doutes...



Ne songeant qu'au bonheur de t'avoir très aimant  
Comme en cette heure unique et déjà si lointaine  
Où tu fus bien à moi, par tes baisers donnés ;  
Où ma bouche fut tienne ainsi que mon haleine.  
Oh ! baisers éperdus et que j'ai pardonnés !

Mais dans ces vers, encor vibrants de ma souffrance,  
Ai-je bien su trouver les mots qu'il eût fallu  
Pour te dire ma peine et mon amour immense ?

Mais ce poème, hélas, par toi sera-t-il lu ?

---

## LE LIVRE AIMÉ

Ce sont surtout les yeux que j'adore, que j'aime,  
Quand, les fixant sur moi, tu descends en mon cœur ;  
Ils sont les confidents d'un rêve toujours même ;  
N'en ont-ils pas, dis-moi, gardé plus de douceur ?

D'avoir si souvent lu le livre de ma vie,  
Leur bleu s'est fait profond comme un ciel d'Orient.  
Et je les aime ainsi, lourds de mélancolie,  
Avec en eux, toujours, mon rêve confiant.



Je sens que chaque jour je t'aime davantage,  
Qu'en chaque heure grandit mon adoration,  
N'est-ce pas ajouter au cher livre une page  
D'où pourra me venir la consolation?

Car près de toi, vois-tu, mon âme s'ensoleille!  
Etant plus près du ciel, j'en comprends la splendeur,  
Et dans ton pur regard qui parfois m'émerveille  
S'évanouit ma peine et s'endort ma douleur.

---

## ROSES BLANCHES

D'avoir aimé trop tôt, mon cœur s'est fait très vieux,  
Et c'est pourquoi, sans doute, encore ces alarmes,  
Ne sont-ils pas plus beaux d'avoir pleuré, nos yeux?  
L'amour ne rend-il pas plus divines nos larmes?

L'avenir me regarde et semble dire: « Attends ».  
Cependant que là-bas, du fond de ma tristesse,  
Cette voix du passé, cette voix que j'entends,  
M'obsède, me câline et me parle sans cesse!

Comme un accord de harpe, en mon cœur, chaque jour,  
C'est elle qui tout bas redit à ma mémoire  
Les mots d'espoirs divins que chantait mon amour,  
Auquel tu ne fis pas même semblant de croire.

Qu'importe si je dois ne t'oublier jamais !  
Ton baiser m'a conquise et faite esclave toute.  
Aimer en toi mon mal est mon but désormais,  
Hélas ! tout de toi-même aujourd'hui m'est un doute !

---

## COMPLAINTÉ

Oh ! quel accablement et quelle lassitude  
Font pâlir chaque jour davantage mon front !  
De souffrir, cependant, n'as-tu pas l'habitude,  
Toi qui subis la vie ainsi qu'un dur affront ?

Je sais que par instant ton rêve ouvre ses ailes,  
Qu'à travers les lointains tu les fais palpiter,  
Et que ta chère idée a des pensers fidèles  
Que nul n'aura voulu comprendre et accepter.



Près de moi j'ai gardé, comme une enfant malade,  
Mon âme d'autrefois, mon âme aux contes bleus,  
Et par les soirs trop lourds j'évoque une ballade  
Pour endormir ma peine et lui fermer les yeux.

Dodo, dodo, mon cœur, un jour quelque bergère  
Très tranquille, lon la ! gardait ses moutons blancs ;  
Le loup les lui mangea, les lui mangea, lon laire !  
Tandis qu'elle dormait dans les muguets tremblants.

---

## A L'AIMÉ

Pour revivre en ce soir nos ivresses dernières,  
Pour avoir là tangible encor, mon cher bonheur,  
Avec dévotion j'ai clos les deux paupières :  
La nuit, ma confidente, était toute en mon cœur !

Quelle paix infinie est dans toutes les choses !  
Des touffes de jasmin le parfum exhalé  
Se mêle maintenant avec l'odeur des roses...  
Mon souvenir vers toi ce soir s'en est allé,

Confier à la nuit un peu de son ivresse,  
Cependant qu'on écoute au loin un chant d'amour;  
Evoquer d'un soir mort un geste, une caresse,  
Quelque naïf aveu, quelque bonheur d'un jour;

Trouver ces mille riens que l'on ne saurait dire,  
Un rêve inexaucé, dont le mal est en nous,  
De chers regrets défunts dont on voudrait sourire,  
Et qui vous font pleurer enfin à deux genoux,

Garder la nostalgie intense et douloureuse !  
Puis songer à celui qu'on voudrait très aimant  
Ne pas douter, malgré sa voix parfois menteuse,  
Crier qu'on aime enfin, qu'on aime infiniment !

---

## PREMIÈRES PAROLES

En tes grands yeux si chers mon cœur s'en est allé,  
Fort désobéissant il quitta ma tristesse,  
Et guidé par le soir chastement étoilé,  
Il mendia de toi la première caresse.

Joyeux comme un enfant il ne sut pas d'abord  
Les mots qui dans le cœur tombent comme des larmes...  
Sûr de vaincre d'avance, et d'arriver au port  
A tes pieds, simplement, il te jeta ses armes.



Un mot aurait suffi, mais tu ne l'as pas dit,  
Je te sentis perdu, là-bas, dans tes pensées,  
Ton rêve en mal de vivre, à peine m'entendit :  
Seule je m'en revins par les routes lassées.

---

## DOULEUR

Depuis longtemps ma lèvre a désappris le rire,  
Le tourment que je garde en moi-même est profond.  
Que je voudrais, mon cher aimé, pouvoir te dire  
Ce que souffre mon âme et ce qui pleure au fond.

L'ambiante tristesse émanant de ma peine,  
Tout ce qui nous fait croire et prier ici-bas,  
Et dont l'esprit se forge une invincible chaîne,  
Tout cela m'a vieillie... et tu ne le vois pas.

En voulant ébaucher mon rêve de jeunesse  
A la réalité j'ai déchiré mon cœur ;  
Et je ne garde plus dans toute ma tristesse  
Que le désir mauvais de vivre mon malheur !

---

## SUR LE SABLE

A CÉCILE

Quelques vers sur le sable où vient mourir mon cœur,  
Je te les offre, amie, en souvenir de l'heure  
D'oubli que ta présence apporte en ma demeure,  
Que leur parfum de grève expire en ta douceur.

Pour la première fois, depuis un très long temps,  
Comme un rayon de lune a souri ma tristesse.  
Sais-je à quel souvenir s'en rattache l'ivresse ?  
Ne cherchons pas, veux-tu, parle, je te comprends.



Ta parole s'élève et grave me poursuit ;  
Sans t'en douter, ta voix a des airs de souffrance  
Que démentent tout bas tes mots d'indifférence,  
Et que semble railler, là-haut, la douce nuit.

Prenons-nous par la main et courons vers la mer ;  
Faisons un trou profond, à tous impénétrable,  
Et jetons-y mon cœur ardent, si misérable,  
Sans même lui donner un regard trop amer.

Quelques vers sur le sable où repose mon cœur,  
Je te les offre, amie, en souvenir du rêve  
Que nous fimes ensemble en marchant sur la grève  
Tandis que je pleurais sur ton épaule, ô sœur !

---

## PREMIÈRE VEILLÉE

La lune sur ma table a mis sa clarté blanche.  
La mer, comme une vierge a des airs recueillis,  
Et plus rien ne s'entend que le frisson des branches,  
Dont les rameaux, ce soir, ont des aspects vieillis.

J'ai voulu pour mon cœur ce repos salulaire.  
Le silence a des yeux qui regardent en nous,  
Faisant monter des mots d'amour et de prière  
Quand nous ne pouvons plus nous mettre à deux genoux.

Je trouverai sans doute un jour en quelque étoile  
Les larmes qu'ici-bas auront versé mes yeux,  
Et peut-être verrai-je à ma barque la voile  
Qui doucement m'aura conduite au fond des cieux !

---

### ÉTOILE FUGITIVE

La nuit profonde et bleue au loin du monde rêve,  
C'est l'heure où l'âme libre, en ses gaités d'enfant,  
S'élance vers le ciel, où l'air moins étouffant  
La fait participer au grand frisson des grèves !

Le soleil a laissé sur la mer si jolie  
Un air de rêve rose enrubanné d'oubli...  
L'horizon, noble hier, s'est encore ennobli,  
Faisant large l'espace à ma mélancolie.



Et presque un peu de joie en l'indécis des choses,  
Mes plus chers souvenirs ont perdu leur couleur ;  
Il flotte, exquise et tendre, une extrême douceur  
Le long des sentiers gris où sommeillent les roses.

Une chanson aimée au bord des lèvres monte,  
En grand concert, le ciel accompagne ma voix,  
N'est-il pas question d'amour comme autrefois  
Dans tout ce que mon cœur aux étoiles raconte?

---

## ACCALMIE

La lune, en fin croissant, dans l'air bleu se balance :  
Le soleil, dans les flots, vient de mourir là-bas ;  
Le paysage rêve en un profond silence :  
C'est l'heure appesantie au long des chemins las.

On se sent devenir simple parmi ces choses,  
La mer retient son souffle et les bêtes leurs cris,  
Cependant que notre âme, associée aux causes,  
A, sans aucun effort, gravement tout compris.

Les champs, fauchés d'hier, forment des taches grises ;  
Une lourde chaleur émane des foin blonds ;  
Le cerveau fatigué s'imprègne de ces brises  
D'où naîtra la splendeur de nos demains féconds !

La vieille église en pleurs fait résonner sa cloche,  
Une chèvre attardée en douceur lui répond,  
Et tandis que la nuit de plus en plus approche  
Je cherche à rassembler les pensers sous mon front.

---

## ÉTÉ

La splendeur de l'été nuance d'or les choses.  
On a peine à marcher, tant vous semblent moroses  
La grand'route poussiéreuse et les coteaux brûlants ;  
Et tandis qu'à mes pieds les blés étincelants  
Appellent au travail moissonneurs et glaneuses,  
Les grillons font monter leurs chansons enjôleuses,  
Que j'écoute, charmée, au bord du grand chemin,  
Présageant à mon rêve un joyeux lendemain !



Quelques jours ont suffi pour ravager la plaine !  
Un sourd gémissement, comme une plainte humaine  
Passant sur les épis a fait courber leur cœur.  
L'orage a fracassé d'un grand geste vainqueur  
Mon rêve de beauté si calme en mes pensées,  
Et qui dort sous le ciel, ailes grandes cassées !

Fauchés tous les épis, fauchés tous les espoirs !  
Il faut patiemment attendre au fond des soirs  
Les printemps désireux de féconder le monde,  
Et de faire en nos cœurs jaillir une seconde  
D'amour immesuré, de grand courage aussi,  
Capable d'éclairer enfin la vie, ainsi  
Qu'un grand soir l'ont rêvé nos plus chères idées,  
Sous un archet divin gravement accordées.

## A LA DÉRIVE

Sentir son cœur en désarroi  
Pour une infinité de choses,  
Souffrir, sans trop savoir pourquoi,  
Sans raison, et pour tant de causes !

Marcher pourtant, lutter toujours,  
A la dérive parfois même,  
Et dans l'énervement des jours  
Ne plus savoir pourquoi l'on aime !

## PLUIE

La ville est lumière et mon âme est noire ;  
Pourquoi ce trouble intérieur ?  
Vois-tu ma souffrance est de ne plus croire,  
Mon cœur, hélas ! n'est pas meilleur.

La ville est lumière, et mon âme est grise,  
Oh ! roule roule mon ennui...  
Il est des erreurs en ma triste crise  
Ai-je autant souffert qu'aujourd'hui ?



La ville est ténèbre et mon âme est blanche,  
Je veux prier à deux genoux  
Car la cloche grise a sonné dimanche  
Sur l'air d'un vieux « Souvenez-vous ».

---

## LES LARMES DU SILENCE

Le crépuscule en moi s'étage d'heure en heure,  
Tous mes rêves m'ont dit un éternel adieu,  
Et dans l'ombre, où mon âme a fixé sa demeure,  
Le silence me dit la parole de Dieu.

## SANGLOTS

Mon front devient tout blanc sous l'effort des pensées,  
Sous l'effort douloureux des minutes passées.

Minuit ! sonnant l'angoisse atroce de la peur,  
Car la nuit va bientôt s'engouffrer dans mon cœur !

Pourrait-on dénombrer tes rayons, ô lumière ?  
De même, au fond de moi, mes rêves en poussière !..



Pourtant tous mes désirs suivent le même cours  
Et retournent au fleuve absurde de mes jours.

Entendez-vous ces cris, ces cris poignants de femme ?  
Ce sont tous mes sanglots qui roulent dans mon âme.

Approche-toi, mon cœur, car tu connais ce bruit,  
Toi qui m'ouvres, tremblant, les portes de la nuit !

Ne te plains pas, écoute, et surveille l'aurore :  
J'attends d'elle l'extase et la souffrance encore !

---

## RÊVERIE EN MINEUR

Mon âme fatiguée a des ressouvenances ;  
C'est comme si d'un doigt j'effleurais un clavier ;  
Chaque note agonise en de vagues souffrances,  
Descendant en mon cœur dans un accord dernier...

Rêverie en mineur au bord des lèvres blanches.  
Oh ! l'arpège très lent sur un motif aimé,  
Puis soudain carillon d'amour entre les branches,  
Tandis que le finale en l'ombre s'est pâmé !...

Sur du velours changeant j'ai couché la pensée ;  
J'ai choisi la nuance exquise de tes yeux,  
Afin de mieux fixer sous ma tempe lassée  
Le rêve étrange et fou qui sommeillait en eux.

J'éprouve un grand bonheur d'être ainsi loin du monde,  
D'ébaucher en plein ciel mon grand rêve futur,  
De pouvoir en mon cœur jeter parfois la sonde,  
Sans en rien ramener de funeste et d'impur.

Cherchant la vérité sans la jamais atteindre  
Je me suis résignée à vivre de mon mieux,  
Je passe, indifférente, et m'efforce de feindre,  
Sans jamais laisser voir mon rêve merveilleux !

---

## DÉCEPTION

*Poème.*

J'avais bien résolu ce soir en vérité,  
De composer pour toi, sinon quelque chef-d'œuvre,  
Du moins, je te l'avoue avec sincérité,  
— Étant des grands rimeurs le très humble manœuvre —  
Quelques vers sur l'amour, sur la vie et sur rien.  
Or donc, je m'enfermai dans une pièce sombre,  
Commandant à mon cœur d'agir comme un vaurien,  
Et de me raconter, sans calculer le nombre,  
Ses crimes les plus noirs, ses larcins impunis ;  
Le drôle eut peur sans doute et garda le silence,  
Je crois que mes instants se fussent rembrunis  
Au souvenir précis de ton indifférence :



Je mis donc hors de cause, et pour cause, mon cœur.  
 Mais si je revenais à ce qui m'intéresse ?  
 Je voulais donc des vers pour endormir ma peur.  
 Les vers, me direz-vous, se font dans la paresse ?  
 Ma foi c'est le moyen de reposer en paix  
 Lorsqu'on a supporté tout le jour en silence  
 Ces sortes d'importuns qui pour vous font des frais,  
 Et qui vont grelottant dans leur indifférence ;  
 Pauvres gens si surpris qu'on ait pu rire au nez  
 Des déclarations de leur sottie cervelle,  
 Et qu'on ait franchement crié bien haut : assez !  
 Quand ils osaient parler de tendresse éternelle !  
 Faiseurs de songes creux qui ne comprennent pas  
 Qu'un peu de vérité vaut mieux que leurs sornettes,  
 Et que plus de franchise eût dirigé leurs pas  
 Et fait d'eux des amants, non des marionnettes !

Mais oui, j'adore l'ombre, et l'espace et le vent ;  
 J'aime la volupté que procure une larme ;  
 Quand je la sens venir je m'élançai au-devant,  
 Sachant bien, pour mon cœur, quel en sera le charme.

J'aime ce petit coin triste et silencieux  
 Où par les soirs trop lourds vient s'accouder mon rêve ;  
 Je reste là pensive et regarde les cieux,  
 Attendant qu'une étoile en mon âme se lève !

Mais où m'entraîne donc ce maudit balancier ?  
 Pour peu que cela dure encore quelques minutes,  
 Je crains de ne pouvoir arrêter mon coursier,  
 Et de faire éclater en moi bien des disputes.  
 Je voulais raconter qu'ayant depuis longtemps  
 Négligé d'aborder ma très charmante muse,  
 — Ayant sans doute ailleurs perdu fort bien mon temps, —  
 J'avais imaginé cette petite ruse  
 De préparer chez moi, pour elle, adroitement,  
 Ces mille riens jolis qui font qu'une maîtresse,  
 Bien que n'éprouvant pas la plus petite ivresse,  
 Sans trop savoir pourquoi se donne à son amant.

Bien que ce fût le soir et qu'en ma jeune tête  
 Régnât le plus grand calme, un rêve me hantait,

Celui de voir couchée au milieu de ma fête  
Cette indomptable Muse au visage parfait,  
Cette idéale amante, au front rempli d'étoiles,  
Que l'on contemple presque avec étonnement,  
Tant la splendeur du ciel qui flotte dans ses voiles  
Laisse au fond de nos cœurs un éblouissement !

Mais je n'ai rien prouvé de plus que tout à l'heure,  
Que t'en semble ma muse ? oserais-tu nier  
Qu'il ne manquait que toi ce soir dans ma demeure,  
Et que mes vers sont bons à jeter au panier ?  
Pourquoi ? mon Dieu la chose est toute naturelle :  
Je t'avais invitée en excluant l'amour !  
Ne l'ayant pas jugé comme une bagatelle,  
Tu trouvas bon ma foi de me jouer le tour  
De manquer au banquet de mon indifférence,  
D'aller ailleurs emplir ta coupe de nectar,  
Cependant que comptant les larmes du silence  
Je me laissais glisser au fond d'un cauchemar !

## LE BALANCIER

L'heure a sonné si triste en moi !  
Chaque seconde  
Est tout un monde  
Carillonnant dans mon effroi !

Entends-tu ce tic tac farouche ?  
Mon pauvre cœur  
Bondit de peur,  
Car l'ombre flotte sur ma couche



Des choses dorment dans leur coin,  
La nuit frissonne,  
Et l'heure sonne  
Brutale, ainsi qu'un coup de poing.

Combien de siècles, pauvre femme,  
Pour arriver  
À soulever  
Le poids énorme de ton âme ?

L'ennui frappe à coups redoublés  
Sur notre vie :  
Où tout dévie  
En des tourbillons endiablés.

C'est lui qui va creusant sa place  
Dans nos cerveaux :  
Profonds caveaux  
Où tant de misère s'entasse.

L'heure agonise au balancier,  
Écoute là  
Hop ! me voilà !  
Dit-elle, ainsi qu'un vieux roulier.

Déambulant dans la mansarde,  
Accrochant tout,  
Mettant debout  
Un souvenir qui nous poignarde,

Elle va, se perdant au loin  
Dans du silence,  
Criant vengeance  
Comme un implacable témoin !

Car nous avons fait la bêtise  
De trop souffrir,  
Et de pourrir  
Dans une éternelle sottise ;

Nous avons bu, les yeux fermés,  
Le vin des larmes  
Et des alarmes,  
Sans que nos cœurs en soient charmés ;

Nous avons fauché nos tendresses,  
Tué l'amour,  
Ainsi qu'au jour  
Lointain des faciles ivresses ;

Tant pis pour nous s'il n'est plus temps  
De pouvoir vivre  
Sans que le livre  
Marque un deuil à chaque printemps !

La chose n'est plus à refaire :  
Pour mieux douter,  
Sans hésiter  
Nous avons fait le nécessaire.

## EFFET DE LUNE

Les oiseaux se sont tus depuis longtemps. La route  
Qui mène au cimetière est pleine de grillons,  
Les bois enchevêtrés font des rêves, sans doute,  
Et le ciel a dressé ce soir ses pavillons !

La maison tire à elle un grand lambeau de lune ;  
Il fait nuit bleue ; au large une chanson, la mer !  
Les vagues mollement se brisent une à une  
Et pas un souffle humain ne passe dans l'éther.



Les aboiements des chiens font hurler le silence ;  
Tanit farouchement leur lance sa clarté ;  
La nuit grince des dents comme un être en souffrance,  
Cependant que mon cœur pleure de volupté !

---

## LA CHANSON DU SILENCE

Connais-tu la chanson divine du silence ?  
Pour la comprendre mieux penche-toi sur la nuit,  
Là, ton âme, attentive au moindre léger bruit,  
Entrera tout entière en ce monde qui pense.

Tu percevras d'abord, comme un bourdonnement  
Qui, s'élevant de terre, ira jusqu'aux étoiles.  
Ce premier grand frisson, en effleurant tes moelles  
Jettera dans ton cœur un éblouissement !

Écoute, écoute encor car une voix s'élève...  
Est-ce la mer qui chante en endormant les flots ?  
D'ou vient ce long murmure ? entends-tu ces sanglots  
Qui vont s'élargissant à l'infini, sans trêve ?

C'est le soupir de Dieu qui passe au fond de tout,  
Qui monte avec la nuit et redescend vers l'homme,  
Quand celui-ci tout bas, avec crainte, le nomme,  
O silence infini qui plane, qui l'absout !

Profondeur de l'éther, ô divin sortilège !  
Quand les doigts bleus du soir ont effleuré son front,  
Quand son cœur, dégagé de l'humide bas-fond,  
S'élance triomphant vers les cieux en cortège !

Ce mot sublime : Dieu, s'élargit dans son cœur,  
A quoi bon cette crainte et ce sombre peut-être,  
Puisque cet infini ne saurait disparaître  
Et qu'homme, il est sorti du grand néant, vainqueur !

Homme, lève ton front, car ta tâche est sublime.  
Sois fier d'avoir été car tu seras demain !  
Chaque jour te réclame un effort surhumain !  
Que ta douleur te serve à mesurer l'abîme !

A ton coursier d'amour donne un coup d'éperon !  
Que la bête frémissse en respirant la nue,  
Et que par l'infini se sentant retenue,  
Elle fasse tonner sa voix comme un clairon !

---



## ÉLÉGIE

*A Pierre Guédy.*

Terre, un de tes enfants ce soir vient de mourir !  
Tu souffres comme moi d'avoir vu disparaître  
Le plus fou de tes fils et le meilleur peut-être,  
Pour lui ton flanc profond, terre, vient de s'ouvrir !

Mais qu'importe la mort ! il me reste son âme !  
Son âme m'appartient, je la réclame à Dieu !  
Non, tu ne m'as pas dit un éternel adieu,  
Je sens là, dans mon cœur, ton immortelle flamme !

Tu vivras désormais divinement en moi,  
Penché sur ma douleur comme sur un abîme :  
Du fond de mon passé, ton image sublime  
Jettera sur mes jours sa grandeur et sa foi.

Puisque nul ici-bas n'a compris ta détresse,  
Puisqu'on a fait silence autour de ce tombeau,  
Je leur dirai qu'un rêve emporta ton cerveau !  
Et que tu t'endormis le cœur plein de tristesse.

Mais non, je me tairai, tu préfères cela,  
Que t'importe après tout qu'on pleure sur ta vie !  
Ne te suffit-il pas de ma mélancolie  
Pour endormir un peu tes craintes d'au delà ?

Si ta plus pure essence en l'espace demeure,  
Si tu souffres encore après avoir été,  
C'est donc que le néant ne t'a pas emporté  
Et que tu m'attendras jusqu'à ma dernière heure.

Dors en paix, dors en paix comme dans un berceau !  
Va, la tombe est très douce à qui sait la comprendre :  
Sommeil libérateur, où l'âme doit entendre  
Tomber de sa prison quelque énorme barreau.

O mort, évasion, farouche apothéose,  
Où pour un peu de terre on gagne un paradis !  
Temple, dont on franchit d'un bond tous les parvis,  
Où l'âme, sans effort, monte à l'Ame des choses !

Si mon amour pour toi fait plus triste mon front,  
Si ma croyance est vaine et grande ma folie,  
Songe que désormais mes rêves s'en iront  
Vers le passé qui dort à l'ombre de ma vie.

Plus jamais ! plus jamais ! ont sangloté mes jours,  
Tandis que, le front pâle, à genoux sur la pierre,  
Je murmurais tout bas quelque sombre prière.  
Qu'est-ce donc que ce Dieu qui raille nos amours ?



Se souvient-Il encor de nos rêves fidèles,  
Du grand frisson d'amour qui traversa nos cœurs ?  
Que sont-ils devenus tous ces rêves vainqueurs  
Qui passaient au galop au fond de nos cervelles ?

Où sont les soirs profonds, les soirs calmes et forts  
Où le ciel, à grands coups, battait dans nos poitrines ?  
Ma couronne d'amour s'est couverte d'épines  
Et je mêle ma plainte au chœur triste des morts !

---

## SOLITUDE

L'hiver à gros flocons a neigé sur nos âmes ;  
Plus d'un rêve a passé dans l'or frileux des jours ;  
Décembre a ranimé d'imperceptibles flammes :  
Il a neigé ce soir sur nos longues amours...

J'ai peur, ne me dis rien. Laissons passer l'orage,  
Blottissons-nous plutôt contre un cher souvenir !  
Quel crime a donc commis notre amoureux servage,  
Qu'au lointain de nos cœurs s'embrume l'avenir ?

Un peu de vérité nous eût fait l'âme grande,  
Mais l'impossible amour nous dévora le cœur !  
La vie a tout sarclé, même la plate-bande  
Où nous aimions cueillir quelque idéale fleur.

Alors très lentement, l'ange des solitudes  
Fit planer sur nos fronts ses larges ailes d'or,  
Mais nous avons gardé les chères habitudes,  
De rêver au passé, de nous sourire encor.

### DERNIER VOEU

Il faudra, m'entends-tu, lorsque je serai morte,  
Joindre très simplement mes deux mains sur mon cœur.  
Si quelque souvenir vient frapper à la porte,  
Dis lui d'aller prier aux pieds de ma douleur :

Car c'est elle qui veille à tout instant dans l'ombre,  
Elle, qui m'a bercée en des jours infinis,  
Qui, de son doigt fatal, traça ma route sombre  
Et me montra là-haut les grands chemins bénis.



Tu verras qu'il est doux de fermer des paupières,  
Mais si mes yeux jaloux ne t'obéissaient pas,  
C'est que Dieu les aurait rouverts à ses lumières,  
Afin que le néant ne les remporte pas!

---

Douceur de croire, éphémère candeur,  
Fleurs trop tôt flétries  
Dans le jardin caché de notre cœur,  
Pauvres fleurs chéries!...

Où sont allés vos pétales si purs,  
Toutes mes pensées?  
Sur des chemins, en des endroits peu sûrs  
Vous dormez, lassées...

Le vent du soir fait frissonner la mer,  
Une à une, toutes,  
Vous voilà bien avec un rire amer  
Égrenant vos doutes !

Ah ! revenez en la douce maison  
D'un songe, étoilée !  
Je vous attends au seuil de ma raison  
Grave et consolée.

---

Si j'étais toute à toi comme je le désire,  
Si près du tien mon cœur s'endormait chaque soir,  
Ferions-nous mieux vibrer notre amoureuse lyre ?  
Ferions-nous mieux chanter notre adorable espoir ?

Sentirions-nous frémir, au large des caresses,  
La volupté divine offerte à notre esprit,  
De nous sentir rivés par de telles détresses  
Pour l'ineffable mot que nos lèvres ont dit ?



---

En arrivant à nous du fond des destinées,  
L'amour a revêtu son manteau de douleurs :  
Ses plis vont recueillir l'ombre de nos années  
Et toute la tristesse immense de nos cœurs !

---

## PARIS S'ENDORT

*« Quai d'Orléans. »*

Paris au long des quais s'endort.  
C'est l'heure exquise du silence. —  
Les pauvres nerfs de ma souffrance  
Se tendent de plus en plus fort.

Ah ! comme il serait bon vieillir  
Dans cette paix de cathédrale,  
Tout en sentant par intervalle  
Quelque chose en soi tressaillir !

Nous, pauvres condamnés à vivre  
Sans jamais d'espérance au cœur,  
Inscrivons plus d'une rancœur  
Sur chaque page du vieux livre !

Paris au long des quais s'endort,  
C'est l'heure exquise du silence. —  
Des larmes de désespérance  
M'étreignent de plus en plus fort !

---

## AU COIN DU FEU

Sans souci de la forme, au hasard des pensées,  
Laisser courir sa plume et rêver son esprit ;  
Évoquer l'abandon des minutes passées  
Et redire tout bas ce que le cœur a dit ;  
Aimer divinement la musique et ses larmes,  
Les sentir tendrement monter jusqu'à son cœur,  
Les retenir afin de préciser leurs charmes  
Et s'étonner soudain d'en goûter la tiédeur...  
Car ce sont de ces airs entendus dès l'enfance,  
Que le soir divinise en les atténuant,



Ils traient on dirait quelque ancienne souffrance,  
Heureux de retrouver toujours en nous l'enfant.  
Près du grand feu qui chante aussi sa ritournelle  
Quel bonheur de me perdre au fond de tes grands yeux,  
De t'unir à ces riens qui font l'heure immortelle :  
La musique, les fleurs et le parfum des cieux !

Il a neigé cette nuit sur ta tombe :  
Le cimetière était tout blanc ;  
Un fin duvet de plumes de colombe  
S'éparpillait, taché de sang.

J'entrai, n'osant marcher qu'à pas de loup.  
Grave, je refermai la grille.  
Dis-moi, pourquoi tremblas-tu tout à coup,  
O cœur, sous ta triste guenille ?

Les croix semblaient souffrir dans la rafale !  
J'ai dû marcher, marcher longtemps,  
Pour essayer de retrouver la dalle  
Où tu dors depuis le printemps.

La neige avait envahi les tombeaux,  
J'allais toujours, courbant la tête,  
Crispant mes doigts après les vieux barreaux  
Rouillés, tordus par la tempête !

Quand j'arrivai près de ta sépulture  
Je me glissai, comme un voleur,  
Pour te surprendre et revoir la torture  
De tes grands yeux fous de douleur !

Je t'invoquai comme on invoque Dieu,  
Du plus profond de ma misère  
Un long sanglot, tel un sinistre adieu,  
Sembla rouler dans ma prière !

## DOULEUR

Ce soir à ma douleur j'ai mis un diadème,  
J'avais si froid dans l'âme en écoutant mon cœur !  
Le doute, sous mon front, glissait triste et moqueur,  
Et j'avais peine à suivre en moi tout ce que j'aime.

Des mots de tout-petit me sont venus aux lèvres  
Et des larmes aussi, sans trop savoir pourquoi...  
Mais j'ai pensé subir l'inévitable loi,  
Celle qui me faisait sangloter en mes fièvres,



---

Lorsque j'étais enfant et tout contre ma mère;  
Elle n'a jamais su mon premier grand chagrin  
Et n'a jamais compris mon cœur de chérubin,  
Celle que j'invoquais en faisant ma prière.

Depuis, c'est comme un long sanglot qui continue;  
La vie a pris mon être entre ses doigts de fer;  
Mais c'est pour échapper à ce cruel enfer  
Que chaque battement de mon cœur s'atténue,

Et qu'aujourd'hui je viens mourir contre la terre,  
Remerciant le Dieu qui m'a donné l'amour,  
Remerciant Celui qui me fit grande un jour  
Et qui m'a mis au front des rêves de lumière!

---

## SONNET

Ce soir, plus que jamais, je souffre de la peur  
Car j'ai l'illusion funèbre et fantastique  
D'être un cercueil vivant, profond et magnifique,  
Où l'amour et la mort étalent leur splendeur!

Le silence y pénètre et s'enroule, vainqueur,  
Tout autour de mon âme étrange, énigmatique.  
Si l'on prêtait l'oreille, on entendrait, tragique,  
Comme un bouillonnement qui descend vers mon cœur!

Car j'ai depuis longtemps tordu dans ma poitrine  
Mes désirs, charriant le flux de leur vermine  
A travers l'infini de mes jours en grand deuil.

Chaque nuit fait tomber ses larges gouttes d'ombre  
Au fond de mes douleurs dont j'ignore le nombre,  
Car mille souvenirs font battre mon cercueil!

---

## L'AVEU

*(Poème)*

Gionatello, je souffre, et c'est pourquoi ce soir  
J'ai pensé qu'à ta table il serait bon s'asseoir.  
Au dehors le vent souffle et fait trembler la vitre ;  
Approchons-nous, veux-tu, de ce très vieux pupitre  
Où dorment entassés nos rêves bien-aimés,  
Pâtüre qu'on jetait à nos jours affamés  
Et dont le goût divin, nous caressant les moelles,  
Mettait dans nos cerveaux tout un millier d'étoiles !  
L'ennui n'étendait pas ses ailes de vautour  
Sur nos fronts, car nos cœurs étaient remplis d'amour !



Nous marchions triomphants dans la paix de notre âme,  
 Avec en nous la foi, glorifiant la femme,  
 Et si parfois la nuit nous retrouvait pensifs,  
 C'est que nous promenions nos regards attentifs  
 Sur ce qui constitue à peu près chaque monde :  
 L'homme se débattant dans un fleuve qui gronde !  
 Nous aimions à tracer sur de vierges feuillets  
 La vive impression de nos premiers regrets ;  
 L'aube nous retrouvait pâles près de la lampe  
 Avec un songe en plus qui battait sous la tempe !  
 Nous étions les enfants de Dieu sans le savoir,  
 Puisque nous comprenions ce qu'était le devoir.  
 Mais, hélas, aujourd'hui l'angoisse nous tenaille !  
 Il faudrait d'un géant pouvoir prendre la taille  
 Pour lutter avec ceux qui gardent les chemins  
 Et dont la force aveugle écraserait nos mains !

Paris, sombre Paris ! vaste cité maudite  
 Qui fait bouillir nos cœurs au fond de sa marmite !  
 Ville de naufragés qui nous prend tout enfant  
 Et qui nous fait râler dans son air étouffant !

Ah ! Paris, ville rouge où se forgent les âmes,  
 Te souvient-il du soir où nous nous regardâmes ?  
 Quand j'entrai dans la lice, où, lion rugissant,  
 La foule allait criant, hurlant et bondissant !  
 Ma tête s'inclinait, prise d'un grand vertige,  
 Comme une lourde fleur qui fait pencher sa tige ;  
 J'allais toujours, fixant des yeux comme un mourant  
 Ces êtres accourus pour grossir le courant,  
 Fantoches de l'amour au cœur plein de bassesse,  
 Venus là, pour s'offrir quelque vague maîtresse !

Que j'en ai vu pâlir sous l'éclat de leur fard,  
 Chacune ne songeant qu'à l'heure du départ,  
 Tournant toujours en cercle, au rythme des cymbales,  
 Dans un jardin public ou dans de vastes salles.  
 Cette misère-là, vois-tu, m'a pris le cœur !  
 C'est pour mon cerveau triste une forte liqueur,  
 Qu'il me semble avoir bue en des minutes folles  
 Et qui vont tournoyant lorsque tu me consoles !  
 Ah ! ce qui me fut dit certain soir de printemps  
 Par une femme ayant à peine dix-huit ans !



Je m'étais fait déjà raconter bien des choses :  
 L'éternelle aventure avec ses mêmes causes,  
 La femme qui sourit en vendant son baiser,  
 Quand un sanglot dans l'âme est prêt à se briser ;  
 Mais je n'avais jamais deviné la souffrance  
 Qui fait crispier le cœur, quand dans le grand silence  
 La révélation d'une vie a passé !

Je la revois encore avec son air lassé,  
 Plus pâle sous les feux de ses prunelles sombres !  
 Elle semblait ainsi suivre un cortège d'ombres  
 Et, somnambule, autour du vaste promenoir,  
 S'en allait, le front grave et plein de désespoir !  
 La lice allait fermer, des gens passaient encore,  
 Faisant monter dans l'air quelque rire sonore ;  
 Les plus ivres pleuraient, accoudés sur un bar,  
 Finissant là, sans doute, un vague cauchemar ;  
 L'orchestre s'était tu dans un accord stupide,  
 L'atmosphère était lourde et charriait, fétide,  
 Un parfum de lilas mélangé de vieux musc,  
 Des femmes se cambraient, faisant craquer leur busc,

Des couples peu à peu s'enfuyaient vers la ville,  
 Pour satisfaire en eux quelque passion vile,  
 Et je ne vis bientôt dans cet affreux tournoi  
 Que cette enfant divine, en larmes, contre moi !

« Voyez-vous, me dit-elle, en relevant la tête,  
 Venir là quelquefois, voilà toute ma fête !  
 Venir là quand j'ai faim, quand j'ai le cœur en deuil,  
 N'importe ! pour manger je dois franchir le seuil !  
 Alors j'entre au hasard et plonge dans la foule,  
 Je ris, je bats des mains comme une femme saoule,  
 J'attends je ne sais quoi, je ne sais qui plutôt,  
 Qui me délivrera de ce bain aussitôt !  
 Je fais avec mon rire un chapelet de larmes  
 Que j'égrène parfois par ces soirs pleins d'alarmes,  
 Si bien que, quelquefois, sentant frémir ma chair,  
 Un sanglot dans mon cœur passe comme un éclair !  
 Pourquoi, me direz-vous, subir cette torture  
 Et m'en aller tenter la fatale aventure ?  
 Si je vous racontais pourquoi je suis ici,  
 Me croiriez-vous vraiment sans vous moquer aussi ?



Car j'ai voulu parfois faire l'expérience  
De mettre au fond d'un cœur toute ma confiance,  
Ce soir, je crois comprendre, en regardant vos yeux,  
Que vous m'écouteriez, grave et silencieux.

« Noël de l'an dernier sonna mes fiançailles.  
A ce cher souvenir, ô cœur, que tu tressailles,  
Toi qui t'ouvris jadis à ce rêve divin  
Comme une jeune fleur qui sourit au matin!  
Les cloches s'envolaient, joyeuses dans l'espace;  
Nous avions prié Dieu pour qu'il nous fit la grâce  
De protéger nos jours, et confiants en Lui  
Nous croyions éternel ce bonheur d'aujourd'hui...  
Ignorance sacrée, adorable harmonie  
Qui nous tint suspendus dans l'ivresse infinie  
Et qui m'ouvrit un ciel resplendissant de foi,  
Car tout l'amour du monde était au fond de moi!

Oh! le premier baiser que me donna sa lèvre,  
Comme il brûle mon front et fait grandir ma fièvre!

Nous étions accoudés sur l'appui d'un balcon,  
La neige, lentement, légère, par flocon,  
Tombait sur mes cheveux comme une cendre fine,  
Étendant sous nos pas un long tapis d'hermine,  
Nous regardions la nuit avec des yeux d'amant...  
Un son lointain de cloche arrivait faiblement  
Se mêlant à nos voix qui semblaient plus plaintives;  
Puis un éclat de rire au milieu des convives  
Nous resserrant le cœur par son joyeux appel,  
Alors, dans cette nuit divine de Noël  
Où tout le ciel semblait battre dans nos poitrines,  
J'offris mon front d'enfant à ses lèvres divines!

« Tout un hiver passa, rapide et merveilleux  
Dans l'éblouissement de nos cœurs radieux,  
Nous aimions à rêver par les nuits étoilées  
Et connaissions du parc les plus sombres allées;  
Me prenant par la main, il m'entraînait parfois,  
Faisant monter dans l'air, au rythme de sa voix,  
Des paroles d'amour douces comme un dictame  
Et dont le chaud parfum s'engouffrait dans mon âme!



J'ai connu la douceur exquise d'une main  
Qu'on serre à la briser quand on dit : à demain !  
La volupté d'entendre, au fond de sa demeure,  
Le gros tic tac du temps qui fait sangloter l'heure  
Et la minute enfin où l'aimé doit venir  
Vous apporter un cœur rempli d'un souvenir.  
J'ai là, vivante en moi, douleur inoubliable,  
La conversation folle, inimaginable  
Qui précéda le jour de son départ forcé.  
Paris devait donner à mon cher fiancé  
Tout ce que la fierté d'un homme ambitionne  
Et qui fait que la gloire en son cerveau bouillonne :  
Cette gloire, que tous ont rêvé d'acquérir  
Et qui sourit parfois à ceux qui vont mourir.  
Que m'importait vraiment cette chose insensée !  
Ne me fallait-il pas pour vivre sa pensée ?  
Tous les raisonnements qu'il me tint furent vains ;  
Je pleurais, écoutant au fond des jours lointains  
L'aveu que renfermait mon cœur de jeune fille,  
Cependant qu'attendrie à son tour, ma famille  
Essayait de fléchir mon ami bien-aimé.  
Il partit cependant, le cœur tout enflammé,

Promettant de m'écrire et de fixer, prochaine,  
La date du grand jour qui riverait ma chaîne.  
Les lettres m'arrivaient plus folles chaque jour,  
Me jurant de m'aimer d'un éternel amour,  
Disant combien Paris attristé, quand des couples  
Passent au fond du soir, émerveillés et souples ;  
Que seul mon souvenir l'aidait à supporter  
Son chagrin, que le mien ne faisait qu'augmenter,  
Et remettant à quelque époque peu certaine  
La journée adorable où finirait ma peine.

Chères larmes d'amour et du premier adieu,  
O sanglots que la nuit emporta jusqu'à Dieu !

Un soir passe au galop dans ma folle mémoire...  
Comment vous raconter ce que j'ai peine à croire ?  
Je sais qu'il eût été plus sage de mourir  
Que de voir en mon cœur lentement se flétrir  
Cette idéale fleur qu'on appelle tendresse.  
Je reçus en plein cœur, certain soir de détresse,



La nouvelle annonçant l'horrible trahison !  
 Ai-je donc depuis lors perdu toute raison ?  
 Je me souviens d'un fait, je me souviens d'une heure,  
 Certes elle fut belle et bien supérieure  
 A mes rêves passés, car l'amour m'apparut,  
 Non pas fade et banal, mais comme un fier tribut  
 Qu'on acquiert seulement au prix de bien des larmes.

Ma jeunesse et mon cœur étaient de faibles armes  
 Pour captiver celui que j'aimais plus que Dieu !  
 Je compris dès ce jour qu'il fallait dire adieu  
 A mes songes d'enfant, à mon rêve d'amante  
 Et ne pas vainement lutter dans la tourmente.  
 Mais quelle voix divine en s'éveillant soudain  
 Au plus profond de moi, me cria : « Tout est vain !  
 « L'amour n'est pas l'amour qui ne dure la vie.  
 « Tu pris pour Dieu celui qui t'en donna l'envie,  
 « Va, chaque homme est pareil à ton héros d'hier,  
 « L'égoïsme a rendu leur cœur aride et fier.  
 « N'attends pas de demain meilleure récompense :  
 « Demain n'est plus à toi mais tout à ta souffrance.

« Abandonne les tiens, va droit vers l'Avenir  
 « Et garde si tu peux la foi du souvenir.  
 « Qu'à ton front la douleur pose son diadème  
 « Et lis au fond de tout, déchiffre le vieux thème,  
 « Choisis bien pour cela les endroits les plus noirs  
 « Si tu veux assister aux plus grands désespoirs !  
 « Ton âme chaque jour deviendra grande et forte,  
 « Apprends à vivre seule et soulève la porte  
 « Qui barre l'horizon de tes jeunes amours. »  
 J'ai supporté depuis la misère des jours  
 Sans défaillance aucune, avec un calme étrange ;  
 J'ai vu l'homme pâlir et râler dans la fange ;  
 J'ai vu de près la femme et la douleur partout :  
 La prostitution, vaste et sublime égoût,  
 M'offrit tous les aspects de la misère humaine :  
 Ma foi, dans le malheur, fut mon vrai capitaine !  
 Partout où l'être souffre on me verra marcher,  
 Car la douleur a pris mon âme pour archer !  
 Nul ne m'arrêtera dans ma tâche divine,  
 Car mon front garde encor sa fraîcheur enfantine,  
 Car mon cœur se souvient, car hier n'est point mort,  
 Et quand plus tard mon âme, en arrivant au port,



Saluera l'infini, j'aurai l'orgueil suprême  
 D'avoir contemplé Dieu dans ces deux mots : Je t'aime !  
 D'avoir sacrifié l'amour à la douleur  
 Et prodigué mon âme et sa douce chaleur. »

Je l'écoutais, le cœur inondé de lumière !  
 La nuit, où s'exhalait sa sublime prière,  
 Nimbait son jeune front de silence et d'amour...  
 Son visage d'enfant, au fier et pur contour,  
 En se penchant vers moi me jeta dans l'extase ;  
 Je murmurai, troublé, quelque suprême phrase.  
 Attendant qu'un baiser, me répondit tout bas.  
 Ton cœur ô ma rêveuse était-il donc si las,  
 Qu'en écoutant celui qui désirait te plaire  
 Tu n'eus pas un sourire et préféras te taire ?  
 Savais-tu que l'amour, en rapprochant nos fronts  
 Eût fait nos jours plus grands et nos soirs plus profonds ?  
 Je t'aurais emportée au large des étoiles  
 Et j'aurais mis mon rêve à l'ombre de tes voiles !  
 Va, poursuis ton chemin et laisse-moi pleurer,  
 Car ces larmes pourront un jour me libérer,

Il n'est que deux chemins conduisant dans ta sphère,  
 L'un a nom la douleur et l'autre la prière.  
 J'irai, n'en doute pas, te demander secours  
 Quand je m'arrêterai, pensif, aux carrefours...  
 Ce soir ton souvenir fait plus grande mon âme,  
 Vois, notre lampe éteint tout doucement sa flamme  
 Et c'est le grand soleil qui monte à l'horizon,  
 Le soleil, qui revient chanter dans ma prison  
 Et glisser dans mon sein plus de courage encore !  
 Je te salue, ô Vierge, ô secourable aurore ;  
 Amante du printemps au front plein de clarté,  
 Symbole de l'amour et de la liberté !





## TABLE DES MATIÈRES

---

### LES HEURES ÉTOILÉES

	Pages.
Regret. . . . .	9
Soirs lointains. . . . .	13
<i>Vous qui m'avez donné la force de sourire.</i> . . . .	15
<i>Je vais s'il m'est possible, en peu de mots, décrire.</i> . . . .	17
J'avais rêvé.. . . .	21
Roses fanées. . . . .	23
Tableau au soir. . . . .	25
<i>L'esprit soumis à sa tristesse..</i> . . . .	27
Parfums.. . . .	29
Depuis un certain soir. . . . .	31
<i>C'est ici le pays du rêve et du silence.</i> . . . .	35
Étoile filante. . . . .	37
Aurore. . . . .	39
Labours. . . . .	41
Au fil de l'eau.. . . .	43

Sonnet. . . . .	45
Sous les bambous. . . . .	47
Sous un ciel triste. . . . .	49
Hommage. . . . .	51
Rafale. . . . .	55
Dans la nuit bleue. . . . .	59
Vers l'oubli. . . . .	61
A l'aimé. . . . .	65
Prière à la nuit. . . . .	69

## VERS SUR LE SABLE

Soir confidentiel. . . . .	75
Berceuse. . . . .	77
Matins. . . . .	79
Évocation. . . . .	81
Printemps. . . . .	83
Quand même. . . . .	85
Tristesse. . . . .	87
Sourire. . . . .	89
Sur l'eau. . . . .	91
Les aveux. . . . .	93
Au large. . . . .	95
Heure morte. . . . .	97
Le livre aimé. . . . .	99
Roses blanches. . . . .	101
Complainte. . . . .	103
A l'aimé. . . . .	105
Premières paroles. . . . .	107
Douleur. . . . .	109

Sur le sable. . . . .	111
Première veillée. . . . .	113
Étoile fugitive. . . . .	115
Accalmie. . . . .	117
Été. . . . .	119
A la dérive. . . . .	121
Pluie. . . . .	123

## LES LARMES DU SILENCE

Sanglots. . . . .	127
Rêverie en mineur. . . . .	129
Déception. . . . .	131
Le balancier. . . . .	135
Effet de lune. . . . .	139
La chanson du silence. . . . .	141
Élégie. . . . .	145
Solitude. . . . .	149
Dernier vœu. . . . .	151
<i>Douceur de croire éphémère candeur.</i> . . . .	153
<i>Si j'étais tout à toi comme je le désire.</i> . . . .	155
Paris s'endort. . . . .	157
Au coin du feu. . . . .	159
<i>Il a neigé cette nuit sur ta tombe.</i> . . . .	161
Douleur. . . . .	163
Sonnet. . . . .	165
L'aveu. . . . .	167





5 december 24